

Numéro

3

Décembre 2012

laplumedauphine.fr

Dossier Décryptage



REVOLUTION

Journal La Plume de Dauphine Mensuel n°03

58 rue de Clichy, 75009, Paris, France Association loi 1901

Bureau

Président/Directeur de publication : Céline Poizat

Trésorier : Marie-Sophie Garcia Rédacteur en Chef : Clément Fernandez Secrétaire Général : Barnabé Monnot

Rédaction

Pôle Culture: Céline Poizat Pôle Sport : Antoine de Béon

Pôle Actualités : Guillaume Delamarre

Pôle Décryptage économique et politique : Pierre Rojas

Pôle Débat de société : Hugo Matricon Pôle International: Diane Husni Pôle Expression libre : Hugo Matricon

Communication

Pôle Communication: Johana Chebar

Mise en Page: Barnabé Monnot, Loubna Aggoun

Financement

Pôle financement : Guillaume Delamarre

L'équipe : Loubna Aggoun, Kenza Akallal, Annaëlle Assaraf, Juliette Broudin, Johana Chebar, Etienne Daugy, Estelle de Beaucé, Antoine de Béon, Claire de Kermenguy, Guillaume Delamarre, Juliette Dubois, Clément Fernandez, Marie-Sophie Garcia, Anne-Sophie Houdu, Diane Husni, Pauline Joly, Julien Laurian, Pierre Lemerle, Frédéric Lucas, Aude Massiot, Hugo Matricon, Alexandre Moine, Barnabé Monnot, Quentin Moynet, Lionel Pélisson, Céline Poizat, Pierre Rojas, Jean Sesques, Eugénie Tenezakis,

Impression: Chevillon Imprimeries

Collaborations: Couverture par Etienne Daugy (L1 DEGEAD), Carlotta Riesser, Eric Delalande

Pour la publicité : tresorier@laplumedauphine.fr Pour la rédaction : redacteurchef@laplumedauphine.fr La Plume est le journal des étudiants de l'Université-Paris Dauphine.

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal.

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Vous voulez réagir à un article ?

Ecrivez-nous à laplumedauphine@gmail.com, réagissez directement aux articles sur www.laplumedauphine.fr et suivez-nous sur Twitter @LaPlumeDauphine!

Edito

par Céline Poizat, M1 Economie Présidente de La Plume

Et si on arrêtait de courir pour regarder loin? Dans ce monde hyperactif, bondé d'impératifs L'on a pu voir cette année

Que méfiance est mère de sûreté!

N'allons point reconnaître l'union de deux êtres,

Dont l'amour sincère pourrait contredire nos adultères! L'on a pu voir encore que demeure la loi du plus fort,

Que vous soyez misérable ou puissant, Noir ou blanc, coupable ou innocent,

Vous rendront les jugements.

L'on a pu voir aussi.

Qu'aux dépends de celui qui l'écoute le flatteur vit! Vous « éCopérez » bien d'une majorité présidentielle Partie au front avec un verbe national tendanciel. Décomplexée du pain au chocolat Et du vote par coup bas.

La Plume veut elle voir enfin, Qu'en toute chose il faut considérer la fin. Tout arrive à point à qui sait attendre, Domiciliée, elle ne cessera de se faire entendre. Avec son mal en patience, La jeunesse étudiante prend conscience Que la parole de ce qu'elle écrit Fera reconnaître que le savoir a son prix. Tel est pris celui qui croyait prendre, La Plume ne se laissera pas méprendre. Et a su voir chez les plus petits, L'avenir d'un monde en sursis.

La Plume n'est ni corbeau, ni renard, Ni attentiste, ni vantard,

La Plume est serve mais la parole est libre.



UMP : la fin d'un règne ?

par Clément Fernandez, M1 Sciences de la Société Rédacteur en chef de La Plume



Clément Fernandez, en train de réfléchir sur l'UMP

Le duel Copé-Fillon a saturé l'espace médiatique dans la semaine ayant suivi l'élection et cette tendance n'est pas prête de s'estomper au regard des multiples rebondissements ponctuant le quotidien du 1er parti de France. L'UMP affronte ainsi sa première crise à ciel ou-

vert, concomitante avec la posture d'opposition, inédite pour la structure fondée en 2002. Peu habitués des consultations démocratiques internes - l'adoubement élyséen était jusqu'à présent la règle -, les adhérents sont orphelins depuis la retraite politique de N. Sarkozy, le dernier *pater familias* incontesté. Mais jusqu'à quand le seront-ils ?

La situation est, en effet, on ne peut plus propice à un retour en grâce à l'horizon de 2017 et il semblerait que l'ancien Président ne soit pas tout à fait innocent quant aux marasmes que traverse son parti. Sous sa présidence, N. Sarkozy a habilement joué de l'adage « diviser pour mieux régner » mais surtout « mieux revenir ». Après avoir appelé F. Fillon à Matignon pour cinq ans, il a confié les rennes du parti à J.-F. Copé, jusqu'alors très critique du tandem exécutif. Il a fait du premier un « homme d'Etat » avec une légitimité publique, précieuse pour des élections nationales. Du second, qu'il a ainsi fidélisé, il a fait un « homme

d'appareil » disposant de toute la légitimité et des ressources partisanes nécessaires pour être investi par son camp. Pour espérer devenir Président de la République, mieux vaut posséder la double-casquette. Tout jeune retraité qu'il est, N. Sarkozy reste néanmoins le seul à pouvoir la porter. Une courte victoire de J.-F. Copé est ainsi le scénario idéal pour le statu quo : F. Fillon ne pourra faire de l'UMP « sa » machine électorale et J.-F. Copé n'en sera que le régent avec une légitimité extrêmement faible.

Au-delà du battage médiatique autour de la joute entre les deux hommes — maudite personnalisation! —, il y a un résultat de la consultation du dimanche 18 novembre qui ne souffre d'aucune contestation: la motion « La Droite forte » arrive en tête (27,8%). Ses leaders? Deux jeunes loups: G. Pelletier, ardent partisan de la « ligne Buisson », et G. Didier, proche collaborateur de B. Hortefeux. Mais comment ces deux trentenaires, dont le poids politique est relativement faible, ont-ils réussi à s'imposer face à des motions souvent portées par d'anciens ministres? Un seul mot: Sarkozy. En plus de l'adaptation du slogan de la campagne présidentielle au contexte UMP, Sarkozy nous est servi à toutes les sauces dans le texte de la motion, et c'est au grand regret de ses fondateurs que la motion s'est vue refuser le droit de se nommer « Génération Sarkozy ». Autour d'un culte poussé à son paroxysme, les deux compères ont réuni plus d'un quart des suffrages. Et il y a fort à parier que N. Sarkozy puisse ratisser beaucoup plus large par lui-même.

4 7	Actu Dauphine What the fac?	Expression Libre Le proxénète civilisé	20 23
8	International	Sport Dauphine monte au filet	24
10	Souvenirs de l'outback		25
11	Décryptages	Bons Plans Dans la gueule du croco	26
15	(R)évolution		26

Actu Dauphine CHEER P. A. Jordena Cheer 141!



Ci-dessus, les vainqueurs du concours photo #laplumedauphine de la journée associative du 13 octobre, « Au Cœur de Dauphine ». A gauche, photo par ny_style ; à droite, photo par nastasiadmt.

Dauphine : fac ou grande école ?

par Guillaume Delamarre, L3 Gestion

Alors qu'on cherche de plus en plus à mettre les établissements du supérieur dans des cases hermétiques, Dauphine apparaît très vite comme un OENI: un Objet Etudiant Non Identifié. La Plume tente de décrypter ce schéma original au travers des éléments quotidiens qui rythment la vie des dauphinois.

Sélection

Dauphine est la seule université en France autorisée à sélectionner ses étudiants sur dossier. Chaque année, environ un dossier sur dix reçoit une réponse positive, soit une sélection proche de celle d'une formation comme médecine. Ce système de sélection sur dossier a été mis en place en 2004 pour mettre fin à la règle du « premier arrivé, premier pris ». Certains étudiants n'hésitaient alors pas à passer la nuit devant l'université pour récupérer un dossier d'inscription aux allures de sésame. Avec une nouvelle sélection avant le passage en M2 (sans compter celle pour les filières sélectives comme les magistères), Dauphine est une véritable essoreuse à étudiants et ressemble donc plus, à ce titre, à une Grande Ecole dans son mode de sélection.

Grande Ecole: 1 Fac: 0

Infrastructures

Dans les ex-bâtiments de l'OTAN depuis sa création en 1969, on peut dire que les locaux de Dauphine

ont besoin d'un sérieux coup de peinture. Si un vaste programme de rénovation a été entamé l'année dernière (2012-2017), il reste encore trop d'installations insalubres indignes d'une université qui se veut être formatrice du gratin des cadres de demain. Le bienêtre des professeurs, du personnel et des étudiants passent par des infrastructures modernes et efficaces, et Dauphine semble manquer de moyens par rapport au top des Grandes Ecoles. Malgré un début de délocalisation au Pôle Léonard de Vinci, bâtiment beaucoup plus récent situé au cœur économique de la Défense, Dauphine reste une fac du point de vue des infrastructures.

Grande Ecole: 1 Fac: 1

Coût des études

S'il est un sujet cher au cœur des étudiants, c'est bien celui du coût de la scolarité. Et la surprise est plutôt bonne pour les nouveaux arrivants à l'université avec un coût pour la première année de 460 euros. Pareil pour la deuxième année et encore moins pour la troisième (177 euros). C'est à partir du Master que l'addition se corse quelque peu même si un système de prix en fonction des revenus des parents a été mis en place (jusqu'à 4000 euros). On est donc bien loin des « 10000 euros l'année », jugés classiques pour n'importe quelle école de commerce. Dauphine propose donc une formation peu coûteuse en comparaison avec le haut du panier des Grandes Ecoles,

exceptions faites des écoles d'ingénieurs publiques. Même si les frais d'inscription dauphinois dépassent la moyenne des facs françaises, l'université s'en rapproche en plaçant l'accès à l'enseignement, sans distinction de revenus, au centre de ses préoccupations.

Grande Ecole: 1 Fac: 2

Enseignement

Des cours en amphi ? Check. Des cours en TD ? Check. Deux semestres distincts? Check. Des matières qui se compensent? Check. Vous l'aurez compris, d'un point de vue du calendrier pédagogique et de la forme des cours, Dauphine est une vraie fac. Mais plus important encore, Dauphine a pour but principal de transmettre des connaissances quand certaines Grandes Ecoles semblent parfois se borner à donner des compétences. C'est donc cette dimension universelle de transmission du savoir que l'on peut trouver entre nos murs. Tout n'est pas rose pour autant dans ce portrait du mode d'enseignement. En effet, durant les deux premières années d'étude, la qualité du professeur dans telle ou telle matière est de temps en temps une loterie, Dauphine intégrant des étudiants en doctorat dans son corps professoral. S'il n'est pas question de remettre en cause leurs compétences, on peut quand même s'interroger sur la dimension pédagogique de certains.

Grande Ecole: 1 Fac: 3

Vie associative

A Dauphine, près d'une personne sur trois est membre d'une association étudiante. En effet, avec plus de quatre-vingts cinq associations, Dauphine est doté d'un tissu associatif particulièrement riche. Vous voulez une association pour venir en aide à des enfants malades? Il y a une association pour ça. Vous voulez partager votre Foi? Il y a une association pour ça. Vous voulez juste sortir entre amis ? Il y a une association pour ça. Vous voulez préserver l'environnement? Il y a une association pour ça. Peu d'établissements du supérieur peuvent se tarquer d'un tel vivier d'actions étudiantes. Si des dérives ont dernièrement quelque peu terni cette image de l'association comme un moteur de l'université, il n'en reste pas moins que Dauphine détient entre ses murs sans doute plus d'initiatives étudiantes que toutes les facs françaises réunies (pour faire un peu de provocation). En ce sens, Dauphine se rapproche plus d'une Grande Ecole, considérant que la formation associative est aussi importante que la formation théorique dans la construction d'un parcours professionnel.

Grande Ecole: 2 Fac: 3

Débouchés

D'après les informations fournies par l'université, 94% des étudiants de la promotion 2009 ont un emploi vingt-quatre mois après la fin de leurs études. Si on peut s'interroger sur la pertinence des « vingt-quatre mois » (toutes les Grandes Ecoles fournissant des chiffres à « trois mois »), ce taux d'emploi reste très satisfaisant, surtout dans la période de crise que nous traversons. Toujours dans cette étude, on apprend que la durée médiane d'accès à l'emploi actuel est d'un mois (50% des jeunes diplômés trouvent un

Vous voulez partager votre Foi?
Il y a une association pour ça.
Vous voulez juste sortir entre
amis? Il y a une association
pour ça. Vous voulez préserver
l'environnement? Il y a une
association pour ça.

premier emploi en moins d'un mois et 50% trouvent en plus d'un mois). Avec ces chiffres, Dauphine se situe pile entre les Grandes Ecoles (autour de 97%) et le reste des facs françaises (autour de 90%). Cependant, lorsque l'on regarde les emplois occupés par les anciens dauphinois, on observe que 95% sont cadres et que 87% sont soit en CDI ou soit chefs d'entreprises. Dauphine se rapproche donc plus des Grandes Ecoles au niveau des débouchés, tant du point de vue des types de postes occupés que des salaires qui en découlent.

Grande Ecole: 3 Fac: 3

Match nul!

Vous l'aurez bien compris, Dauphine est définitivement un établissement à part dans le paysage des études supérieures. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que notre université a obtenu le statut de Grand Etablissement en 2004, rejoignant ainsi des « marques » prestigieuses comme Sciences Po Paris. L'université de Paris-Dauphine est donc un modèle à elle seule, savant alliage de diverses méthodes de gestion censé aboutir au succès et à l'épanouissement de ses étudiants. Cultivons donc notre différence en nous montrant quotidiennement fiers d'étudier à Dauphine, un lieu universitaire unique en France!

Interview de Gregory Villain Fondateur de Smoovup.com

par Annaëlle Assaraf, DEGEAD 1 CEJ

« Plus tard je dirigerai ma propre entreprise, j'aurai une idée de génie qui révolutionnera le monde », en rentrant à Dauphine, on se l'est tous dit... Gregory Villain, ancien dauphinois, est allé au bout de ses rêves en devenant l'inventeur de Smoovup.com, un site de collocation par affinité. Rencontre avec ce jeune entrepreneur.



La Plume : Quel fut ton parcours à Dauphine ? Gregory Villain: J'ai fait mon entrée à Dauphine en 2003 en ce qu'on appelait à l'époque DEUG de gestion (ndlr Diplôme d'Etudes Universitaires Générales) équivalant plus ou moins aux deux années de DEGEAD d'aujourd'hui. J'ai eu un parcours typique, après l'obtention de mon DEUG, j'ai fait une L3 Gestion, puis un M1 de Marketing. Après ce Master, j'ai eu besoin de changement, et je suis allé faire à l'EM Lyon un M2 Entreprendre. Concernant ma vie associative à Dauphine, je me suis laissé le temps d'une première année pour scruter le paysage associatif. Je rentre à Phinedo en deuxième année pour en devenir le président en L3. J'ai aussi été responsable WED (ndlr Week end de Désintégration) à la JAPAD. Je ne peux dissocier mon parcours d'études de mon parcours associatif parce que les deux m'ont énormément apporté.

La Plume : En quoi ton passage par Dauphine t'at-il aidé à te lancer dans l'aventure de l'entrepreneuriat ?

G.V: Cette volonté d'entreprendre ne s'est pas révélée à Dauphine. Très jeune déjà, vers l'âge de 16 ans, j'étais convaincu de vouloir monter ma propre boîte. Dauphine m'a par la suite offert des bases très solides en matière de théorie. J'ai apprécié le côté rigoureux et l'apprentissage précis que se charge de nous transmettre le corps professoral, particulièrement en ce qui concerne la Gestion ou le Marketing, car avant de se lancer dans l'aventure entrepreneuriale, il faut surtout maîtriser les notions théoriques essentielles. Ensuite, j'insiste sur les vertus de l'univers associa-

tif de Dauphine. Etre à la tête d'une association dauphinoise m'a appris à gérer une équipe, à mettre en place des projets, et à obtenir satisfaction de leurs réussites ou même à apprendre de certains échecs. Pour devenir entrepreneur, il faut savoir s'occuper de plusieurs choses à la fois, c'est un peu comme mener en parallèle ses études et sa vie de Dauphinois.

La Plume : D'où t'est venue cette idée, pour le moins originale, de la colocation par affinité?

G.V: En quittant Dauphine pour l'EM Lyon, j'ai dû me trouver un colocataire, on était déjà deux anciens de Dauphine, et on cherchait une troisième personne. Nous avons trouvé cette personne, mais malheureusement ce n'était pas le « bon coloc ». Alors je vous laisse imaginer l'ambiance entraînée par cette mauvaise entente. Je me suis rendu compte dès lors. que dès que l'on sort de son réseau, c'est à ce moment où l'on cherche à rencontrer des personnes qui nous correspondent, et on n'a pas forcement assez de contacts pour les trouver. Cette conclusion s'est confirmée lors de mon stage en fusion/acquisition en Australie, alors que cette fois-ci les choses se sont présentées autrement. Je suis tombé sur un colocataire avec qui je partageais énormément de points en commun et nous sommes devenus de bons copains. J'ai tout de suite pensé qu'il faudrait mettre en place un système de filtrage pour trouver selon des critères définis des personnes avec qui nous serions sur la même longueur d'onde. Avec le boom des réseaux sociaux et des sites de rencontre, j'ai pensé à créer un site dédié; après tout chercher quelqu'un avec qui vivre c'est presque aussi important que trouver quelqu'un avec qui partager sa vie! Smoovup a alors vu le jour en Octobre 2010...

La Plume : Comment as-tu vécu ton chemin vers l'entrepreneuriat ? As-tu connu des doutes ?

G.V: Pour la petite histoire, je menais un train de vie très confortable avec mon salaire de stagiaire en finance, mais je me suis vite rendu compte que je n'avais pas de vie à côté de mon travail. Je me suis énormément remis en question. J'ai alors envoyé, sans même savoir s'il me répondrait un jour, un mail à Pierre Chappaz, fondateur de Kelkoo (revendu à Yahoo en 2004 pour 400 millions d'euros), je lui ai alors parlé de ma volonté de créer une boîte. Ni une ni deux, j'ai

reçu une réponse de sa part où il me disait : « A 25 ans il faut savoir prendre des risques, tu apprendras beaucoup plus en montant ta boîte qu'en restant en finance ».

Alors au début, pendant la première année de la création de ton entreprise, tout semble fonctionner, tu es énormément plébiscité et les médias te sollicitent sauf qu'avec le temps, tu rentres dans une période de stagnation. Le seul moyen pour sortir de cette phase c'est de lever des fonds, ce qui représente une énorme somme d'argent. On n'a pas assez confiance en toi pour te prêter 500 000 euros. J'ai connu de gros doutes, je me suis beaucoup remis en question durant cette période, et j'ai investi 35 000 de mon propre argent pour m'en sortir. Mais je vais vous dire, les doutes stimulent. Au jour d'aujourd'hui, mon site s'est étendu en Australie, Irlande, Belgique, Suisse, Luxembourg, Royaume-Uni, Espagne ce qui constitue une très belle vitrine. Il faut savoir que quand tu entreprends, tu as le droit de faire des erreurs, mais pas deux fois les mêmes. Et puis, quand tu te sens satisfait, les doutes s'effacent.

La Plume : Si c'était à refaire, y changerais-tu quelque chose ?

G.V: Pas vraiment. L'erreur principale est de se rendre compte trop tard que les concurrents sont aussi puissants. Si tu lances une action de publicité, les

concurrents répliquent tout de suite, et si tu rajoutes à cela le manque de visibilité du Web, la lutte est incessante. J'ai actuellement un nouveau projet, plus axé sur le recrutement. Je ne ferai pas les mêmes erreurs, mais j'en ferai forcément des nouvelles. J'analyserai davantage le marché et la concurrence, c'est purement ce que l'on apprend à faire à Dauphine!

La Plume : Quels conseils peux-tu donner à tous les jeunes dauphinois, qui rêvent de se lancer dans l'aventure entrepreneuriale?

G.V: Si vous avez une idée, et que vous pensez qu'elle est révolutionnaire, croyez-y à fond. Parlez-en autour de vous, il y aura forcément des critiques et des encouragements. Et, si on se rend compte que cela peut réellement marcher, il faut foncer. Pensez toujours à vous entourer d'une super équipe, susceptible de vous remotiver en période de doute. Si vous choisissez vos amis, soyez clair dès le départ, les affaires sont les affaires. Essayez aussi de faire un maximum de stages dans des domaines diversifiés, pour toucher à tout et comprendre ce qui vous correspond ; plus vous aurez de l'expérience et mieux cela sera. Enfin, soyez prévoyant et dites-vous que pendant deux ans au minimum, aucun argent ne sera gagné de la boîte, il faut pouvoir compter sur un apport extérieur. Mais surtout, si vous avez une idée, ne la laissez pas filer...

Prenez la parole!

par Dauphine Eloquence

Il existe à Dauphine un atelier de théâtre et un lieu de débats sur des sujets politiques, économiques et sociaux, mais il n'y avait pas à proprement parler de club de rhétorique ouvert à tous les étudiants. « L'adhésion à Dauphine Éloquence devrait être une matière obligatoire », nous a confié Laurent Batsch, à l'issue du premier concours du 3 mai 2011, dont il était l'un des jurés. L'art de parler en public est en effet une clé imparable pour tout étudiant qui se destine à entrer dans la vie active. Nous sommes partis du constat que le dauphinois est trop peu sollicité à l'oral, pour fonder Dauphine Éloquence en 2010.

Le concept est le suivant : les étudiants sont invités chaque mois à assister ou à participer à des joutes oratoires qui s'organisent autour de sujets dévoilés une ou deux semaines à l'avance. Ces sujets, provocateurs et parfois loufoques, requièrent généralement de la part du public un certain intérêt pour la culture générale et

les faits d'actualité, et un goût prononcé pour l'humour et les bons mots. L'objectif est de convaincre et de séduire un auditoire, les orateurs étant invités à faire montre d'esprit caustique et de créativité. L'impertinence est le maître mot et le théoricien trop sérieux qui confond joutes oratoires et conférences ne peut pas briller. Le jury est composé d'avocats amateurs d'art oratoire et plus généralement d'orateurs connus et reconnus. Dauphine Éloquence réunit des amoureux des bons mots et de la maîtrise de la langue. Et Dauphine Éloquence développe l'audace! Tous ceux qui hésitent à franchir le pas, à prendre la parole en public, le regrettent un jour. Comme public ou comme orateur, vous pouvez y gagner beaucoup. Parce que la parole dit qui vous êtes, parce qu'elle vous transforme, parce qu'on n'existe pas si on n'a pas une parole qui porte... Prenez la parole!

International

Quelque part en Australie ...

Bons baisers de Dauphine

par Céline Poizat, M1 Economie

La stratégie internationale de Dauphine ne manque pas d'ambition. La Plume est allée rencontrer Arnaud Raynouard pour creuser la question ...

Parce qu'il est aujourd'hui tautologique de dire qu'une carrière professionnelle réussie doit avoir su s'internationaliser et pléonastique de parler de « savoir mondialisé », Paris Dauphine a décidé de secouer les carcans d'une université française parfois gangrénée et sur-institutionnalisée pour lui impulser une dynamique volontariste et dépoussiérée. D'après Arnaud Raynouard, l'international en est un passage obligé. Paris Dauphine intègre l'international comme un élément clef de sa stratégie de gestion universitaire. Deux enjeux majeurs se dégagent. Il s'agit d'une part d'asseoir la visibilité de l'Université à l'international, d'autre part d'assurer une formation internationalisée à tous les étudiants dauphinois.

Positionner l'Université Paris Dauphine à l'international ne passe pas uniquement par l'envoi de ses étudiants à l'étranger. Aussi pointer l'international comme talon d'Achille de Dauphine relève à la fois d'un jugement hâtif voir simpliste et d'un manque

cruel de communication de l'Université. Afin d'être reconnue comme institution internationale Dauphine mise sur un large panel d'actions. Il s'agit certes de participer à la rénovation des critères internationaux d'évaluation des Universités, mais surtout de savoir s'y conformer. PSL est à ce titre exemplaire puisqu'il est un modèle assez proche des super Campus multidisciplinaires des Universités américaines. L'effet de levier de PSL doit servir dans un avenir proche au développement et renforcement des partenariats interuniversitaires en vue de développer les doubles diplômes et la fameuse « skyteam » universitaire chère à Laurent Batsch visant la mise en place de parcours communs pouvant être menés dans différentes universités. Il s'agit aussi d'accroître les relations entre enseignants-chercheurs et de promouvoir la visibilité de la recherche française à l'international ainsi que de revoir tout le système administratif de l'université dans un souci d'interconnexion permanente (réseau informatique international, mise en ligne de cours...)

Le second enjeu soulevé par A. Raynouard est une formation internationalisée des étudiants dauphinois afin de faire valoir leur adaptabilité, leur flexibilité et leur ouverture d'esprit comme une valeur ajoutée complémentaire à leur formation universitaire déjà reconnue. La maîtrise des langues semble primordiale et La Plume n'a pas manqué de souligner le sentiment d'inefficience croissante des cours de langue à l'Université. En réponse à cette légitime revendication étudiante l'Université est en passe de généraliser à toutes les formations les cours à contenus en anglais et les « english tacks » (sélection par l'étudiant d'un certain nombre de cours fondamentaux en anglais, parcours bilingues « à la carte ») déjà si présents dans les écoles de commerces... L'accent devrait être aussi mis sur les secondes langues et leur incorporation à part entière dans les emplois du temps.

L'internationalisation étudiante passe aussi par des cours d'ouverture sur les logiques à l'œuvre dans la mondialisation, tels que la géopolitique, le droit international ou des compétences spécifiques à certaines aires géographiques grâce aux vidéoconférences etc. C'est dans un esprit d'avant-gardisme et d'ouverture d'esprit que Dauphine souhaite miser sur les émergents et le bassin méditerranéen. Il s'agit « d'enterrer les préjugés sur l'altérité et voir une richesse dans la jeunesse de ces économies » rappelle A. Raynouard. N'est-ce pas en effet à nous étudiants de faire le pari d'une économie responsable dans un ordre mondial rééquilibré ?

Pour cela l'Université Paris Dauphine prend la mesure du rôle qui est le sien et tend d'une part à accueillir de plus en plus d'étudiants étrangers, d'autre part à systématiser le départ à l'international au cours du cursus de chaque étudiant dauphinois. Là encore la rigidité par l'obligation ne sera pas de mise ; les modèles de mobilités doivent rester diversifiés pour s'appliquer au mieux aux différents parcours (stages à l'étranger et programme « Erasmus de stages », mobilité internationale, voyages universitaires etc.) et des solutions pratiques sont à l'étude pour rendre accessibles à tous ces objectifs (aides au logement pour les étudiants étrangers, stages rémunérés pour financer les césures, bourse de la Fondation Dauphine pour les classes moyennes non boursières, etc.). Par ailleurs l'Université Paris Dauphine s'engage dans la reconnaissance et la valorisation de ces parcours internationaux par l'élaboration d'un « Label International » dès 2013 qui devrait asseoir enfin la crédibilité de ces parcours et mettre fin au sentiment de « cloison de verre » lors des sélections pour les masters les plus recherchés.

L'international est aujourd'hui pris en compte dans tous les plans de développement de l'Université afin de former des professionnels compétents, multilingues et dotés d'une incroyable flexibilité et capacité d'intelligence du monde. Le lieu du savoir est bercé depuis sa plus tendre naissance par les mythes globalisants, de Babel à la génération Gutenberg, qui soulève en même temps les possibles des nouvelles technologies. L'Université doit aujourd'hui sortir du mythe et relever le défi de les voir se concrétiser...

Hors du temps

par Emmanuel Blanc, M1 Economie Ingénierie Financière

Aus-tra-lia. Immanguablement, ces guelgues syllabes font rêver les masses et renvoient notre imaginaire à un eldorado souvent bien méconnu. Terre d'accueil où il fait bon vivre, ce pays grand comme deux fois l'Europe apparaît pour beaucoup comme la possibilité de bénéficier du confort de nos sociétés occidentales tout en jouissant d'un certain exotisme. Sydney, Brisbane, Perth ou Melbourne, les grandes villes d'Australie font rêver et il y a de quoi : plein-emploi, croissance économique et modernité riment avec surf, océan et 25°C tout au long de l'année (ou tout au moins une bonne partie de celle-ci). Tout cela est donc à des milliers de kilomètres — au sens propre comme au figuré — des traditions du Vieux Continent. On comprend bien la fascination qu'exerce le pays des kangourous sur nous autres, pauvres européens besogneux vivant sous la pluie huit mois par an.

Mais l'Australie c'est aussi l'Outback, une réalité plus dure, plus aride et plus hostile. D'une superficie équi-

valente à deux tiers de l'Europe, l'Outback possède deux visages bien distincts. Le premier est rouge, chaud et exotique. Cette facette est celle que le gouvernement australien a choisi de montrer au monde afin de développer son industrie touristique. La pierre angulaire de ce nouveau haut lieu du tourisme mondial est un roc de plus de 9km de périmètre et de 300m de haut. Uluru, mieux connu sous le nom d'Ayers Rock, attire les foules et symbolise cette image du rêve australien, d'un désert presque accueillant, et on le comprend bien. Uluru, lieu sacré pour les aborigènes, a été façonné par la pluie et les intempéries depuis plus de soixante millions d'années. A une vingtaine de kilomètres se trouvent les Olga Mountains. Autre grande formation géologique de la région, ces amas et entrelacs d'un granit toujours de la même teinte forment un incroyable paysage. Evoluer entre ces massifs donne l'impression d'être sur une autre planète tant le minéral y a pris le dessus sur l'organique. Difficile de ne pas

tomber sous le charme d'un coucher de soleil face à ces blocs de granit rougeoyant et les Olga Mountains en toile de fond. On contemple alors toutes les nuances de couleur dont va se parer ce rocher sacré : de la couleur terre battue à un violet pâle en passant par un rouge étincelant. Instant magique qui laisse rêveur, on se plaît alors à penser qu'on pourrait ne jamais rentrer chez soi pour rester dans ce pays qui a décidément tout pour lui. L'Australie est merveilleuse, une fois le soleil couché, le lendemain est prometteur comme chaque jour là-bas. La messe est dite.

Ou tout au moins c'est ce que l'on pourrait penser, à première vue. Car le second visage de ce continent est miséreux, poussiéreux et solitaire. Ce second visage, on le retrouve dans les Territoires du Nord, qui comprennent l'Outback et le Top End. Ce second visage ce sont des villes perdues, qui semblent enclavées

Ce second visage ce sont des villes perdues, qui semblent enclavées dans un espace flottant hors du temps.

dans un espace flottant hors du temps. Ces villes, ce sont Alice Springs, Pine Creek ou Katherine. Victimes de l'immensité de ce morceau de terre, coupées du reste de la planète et ne profitant pas du développement du reste du pays, une étrange atmosphère se dégage de ces lieux. Les aborigènes y sont plus largement présents et frappés d'une très forte paupérisation. Fantômes errant toute la journée durant, ils vivotent grâce aux allocations du gouvernement et sont extrêmement touchés par l'alcoolisme et la drogue. Vestiges d'un passé commun avec lequel les Australiens évitent la confrontation, traverser ces endroits suscite un mélange de gêne et d'inconfort. Comme si l'on n'était pas censé assister à ce triste spectacle qui se répète chaque jour là-bas : celui de ces hommes vagabondant comme des chiens abandonnés, reclus au plus profond du pays, rejetés par une civilisation qui ne souhaitait pas d'eux et qui préfère toujours les éviter. Il y a un monde entre eux et le reste de la planète. Ces hommes ne vivent pas dans des décors auxquels nous sommes habitués. Un exemple frappant étant Pine Creek. Pine Creek, sa rue principale, son bar/restaurant/quincaillerie/blanchisserie, sa station service et sa rue principale. Tel un décor sorti tout droit de Lucky Luke, il semble, au premier coup d'œil, qu'il n'y ait pas âme qui vive dans ce que je n'oserai appeler une ville. C'est là que la réalité devient d'autant plus frappante au regard d'une personne extérieure à ce monde renfermé sur lui-même. L'Australie n'apparaît alors plus comme cette idylle si souvent décrite. Il est des endroits dans lesquels on ne s'imagine vivre, ne serait-ce que pour une semaine. Le fin fond de l'Outback est de ceux-là. Déprimant, sinistre, désert, sec et pauvre. Même la plus grande ville de ce vaste territoire n'échappe pas à ce constat. Alice Springs, dont la population est inférieure à 30 000 habitants, en est même un très bon exemple. Vivant en guasi-autarcie avec le reste de l'Australie (et donc in extenso avec le monde entier), on y trouve ce même spectacle « cafardant » d'inactivité perpétuelle. Là-bas, il ne se passe rien, il n'y a rien à faire et tous les jours sont rigoureusement identiques. Ah non, j'oubliais, il pleut parfois. Les aborigènes y « vivent » (comprendre par là « perdent leur temps ») sans que rien ne les dérange exception faite des visiteurs traversant le pays.

A toi lecteur, peut-être voyageur, j'ai voulu dépeindre cette réalité issue du fin fond de l'Océanie. Cette réalité qui tranche, contraste et s'oppose avec l'image constamment véhiculée de ce continent. Pour s'en rendre compte, le mieux reste de s'y frotter, l'expérience valant tous les récits.

A tous ceux qui un jour fouleront ce sable rouge, à tous ceux qui braveront ces espaces et arpenteront the middle of the middle of nowhere, lisez donc les Animaux dénaturés de Vercors avant votre périple.





Illustration par Eric Delalande

De l'automne des peuples au printemps arabe

par Clément Fernandez, M1 Sciences de la Société & Pierre Rojas, Doctorat d'économie

Jérôme Heurtaux est Maître de conférences en science politique à l'université Paris-Dauphine, spécialiste des changements de régime post-communistes (voir son dernier ouvrage, *Introduction à l'Europe post-communiste*, De Boeck, 2012, rédigé avec Fréderic Zalewski). Il nous a accordé un entretien pour discuter des ré-



volutions arabes, et du possible parallèle avec l'effondrement des démocraties populaires au tournant des années 1980-1990.

La Plume: Depuis le début des « révolutions » arabes, vous vous êtes penché sur la problématique du changement démocratique, notamment en Tunisie. En tant que chercheur, est-il aisé et pertinent de dresser un parallèle entre le cas est européen et les soulèvements populaires dans les pays arabes?

Jérôme Heurtaux: Pertinent, oui et non. Aisé, assurément non. La proximité historique de ces deux séries événementielles incite bien évidemment au rapprochement, dans un contexte où la demande d'intelligibilité du « printemps arabe » est très importante. D'autres raisons justifient cette mise en regard: le caractère imprévisible de ce qui s'est passé; l'ampleur des deux événements, qui touchent plusieurs pays d'une même « aire politico-culturelle »; la rapidité de l'effondrement; le sens (ou l'issue) de cet effondrement: la démocratie comme horizon. Sur ce dernier point, l'issue globalement positive du changement de régime dans les anciennes « démocraties populaires » (la construction d'une démocratie libérale sta-

bilisée) est sans doute une des raisons majeures des multiples comparaisons plus ou moins explicites qui se sont multipliées ces deux dernières années. Plusieurs leaders de l'ancienne opposition anti-communiste, Lech Walesa en tête, ont fait le déplacement à Tunis, qui est devenu, depuis janvier 2011 un haut lieu du tourisme politique, le spot par excellence pour les exportateurs auto-proclamés de la démocratie.

Cette comparaison n'est pas sans poser problème. On peut en effet se demander s'il est si légitime de rapprocher un processus considéré comme achevé et un processus en cours. Ne risque-t-on pas alors de considérer le cas est-européen comme un modèle? Ne serait-il pas plus pertinent de comparer le printemps arabe à des expériences de changement qui n'ont pas abouti, ne serait-ce pour mieux identifier les résistances et chausse-trappes de la démocratisation? (...)

L'entreprise comparée à laquelle je m'adonne n'est pertinente que si elle assure des profits de connaissance. Cela suppose, non de comparer terme à terme et inventorier les quelques similitudes et les nombreuses différences (ce qui n'apporte pas grand chose), mais de se demander comment l'expérience est-européenne peut être « génératrice d'hypothèses » (Giovanni Sartori) pour penser l'expérience révolutionnaire dans le « monde Arabe ». (...)

La Plume : Vous vous intéressez particulièrement au rôle des élites lors des changements de régime et à leurs devenirs. Les anciennes élites peuvent-elles encore jouer un rôle dans la conduite politique du pays ? Autrement, quelles logiques de reconversion ces élites adoptent-elles en dehors du champ poli-

tique et avec quel succès?

Jérôme Heurtaux : Comme vous le savez, les cas polonais et tunisiens sont très différents. En Pologne, c'est un « pacte entre élites », réunissant lors d'une Table ronde les modérés des camps de l'opposition et du pouvoir, qui a rendu possible le changement de régime. Les ex-communistes y ont gagné le droit à concourir aux élections et de participer à la « construction de la démocratie ». La droite anti-communiste a par la suite obtenu que des règles précises régulent l'accès à la compétition politique des anciens informateurs de la police politique (c'est le dispositif de lustration). En Tunisie, le mouvement protestataire n'a pas été soutenu par une fraction du parti au pouvoir et s'est déployé contre les dirigeants officiels et officieux du pays, Ben Ali et la famille Trabelsi. Si certaines élites du régime déchu sont parvenues, à ce jour, à être des protagonistes du changement de régime, à l'instar de Béji Caïd Essebsi, c'est au titre d'une légitimité ancienne, acquise auprès de Habib Bourguiba, le leader nationaliste et premier dirigeant de la Tunisie indépendante. Mais un grand nombre de responsables de la période Ben Ali et du RCD ont été déclarés inéligibles aux élections à l'Assemblée constituante du 23 octobre 2011. Aujourd'hui, leur sort est encore l'objet d'un débat, dans le contexte d'un processus de « justice transitionnelle » encore assez flou.

La Plume: Comment percevez-vous la montée des partis islamistes? Est-ce vraiment une menace pour la transition démocratique ou peut-on espérer une conversion durable à ses valeurs et à ses règles du jeu, vers une « démocratie islamique » en quelque

Lisez la suite sur laplumedauphine.fr

sorte?

Jérôme Heurtaux: Je n'en sais rien et à vrai dire, je ne me sens pas très compétent pour prédire l'avenir. Cela étant, je conseillerais aux pessimistes de tous poils de prendre la mesure des changements dans le Monde arabe. Nous vivons sans doute une séquence historique très importante. Toutes les périodes révolutionnaires sont marquées par un certain désordre, une forte incertitude. C'est le propre des « conjonctures fluides »¹. Si j'étais un touriste en quête de soleil, je m'empresserais d'aller en Tunisie dépenser mes devises. Il faut soutenir la Tunisie (ou l'Egypte!) et ne pas se laisser aller au pessimisme.

La Plume : Vous vous êtes récemment inquiété dans *Libération*² du manque d'exposition médiatique de la situation au Bahreïn. Quel regard portez-vous sur l'enlisement du mouvement dans certains pays (Syrie, Bahreïn...)?

Jérôme Heurtaux: De passage au Bahreïn, j'ai été frappé de la continuité de l'insurrection contre le régime et du contraste avec l'écho très faible, de l'ordre du murmure étouffé, de ce mouvement dans les médias occidentaux. Il y a là un contraste à méditer. Quand je vois le président François Hollande mépriser ouvertement Joseph Kabila, le président de la République démocratique du Congo (RDC) et, quelques jours après, être tout sourire avec le souverain saoudien, je prends la mesure du poids des questions économiques dans les relations internationales. L'indifférence de nos dirigeants pour le Bahreïn est un des multiples avatars de notre « réalpolitik » des droits de l'homme.

Habib Kazdaghli, professeur dauphinois devenu héraut de la laïcité tunisienne

par Maxime Giraudet, M1 Sciences de la Société & Jean Orsoni, L3 Sciences de la Société

Le « procès de la rentrée tunisienne », mené contre Habib Kazdaghli cristallise à lui seul les risques, les enjeux et la réalité politiques auxquels fait face la Tunisie de l'ère post-Ben Ali. Au-delà, la détermination de cet universitaire et des étudiants tunisiens nous rappelle la responsabilité individuelle à défendre ses principes.

Septembre 2011, la première rentrée universitaire

de l'ère post Ben-Ali. Les étudiants du département arabe de la faculté des arts et des lettres de l'université de Manouba voient alors arriver en cours une étudiante portant le niqab. Celle-ci est alors priée de bien vouloir se découvrir, la loi tunisienne interdisant le port du voile intégral dans l'université.

La victoire d'Ennahda, parti islamiste conservateur aux élections de l'assemblée constituante en octobre

^{1.} Dobry Michel, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences po, 2009 (19856).

^{2.} Heurtaux Jérôme, « Bahreïn, l'insurrection dont personne ne parle », *Libération*, pages Rebonds, 18 septembre 2012.

dernier, change la donne. Organisé par une cinquantaine de jeunes militants islamistes extérieurs à la faculté, un sit-in s'opère au premier étage et au rez-dechaussée de l'université. Le dialogue s'instaure alors entre les étudiants frondeurs et le doyen, Habib Kazdaghli. Mais à la vue des revendications exprimées (remise en cause de l'interdiction du port du voile à l'université, professeurs exclusivement masculins ou mise en place d'un paravent entre la professeure et les élèves masculins), l'universitaire comprend très vite que le dialogue inaugure un rapport de force qui, s'installant peu à peu dans ses locaux, dépasse largement l'université. La polarisation croissante de la politique tunisienne, entre conservateurs religieux et pro-laïques, vient de s'emparer de la Manouba. La violence verbale laisse place alors à la violence physique, sous le regard impuissant des forces de l'ordre. Privé du soutien du ministre de l'enseignement supérieur, empêché de pénétrer dans ses bureaux par les étudiants salafistes, le doyen mettra près de trois mois à faire intervenir les forces de police, faisant ainsi respecter la loi et disperser « un sit-in sauvage », finalement dénoncé par le gouvernement pro-ennahda de Hamadi Jebali.

Au prix d'un combat symbolique (remplacement du drapeau tunisien par le drapeau salafiste sur le toît de la faculté) et de violence physique (plusieurs blessés graves durant les affrontements), Kazdaghli gagne son rapport de force et la Tunisie découvre le visage de sa laïcité. Cette figure n'est ni un héritier de Bourguiba, ni l'un des multiples leaders pro-laïques du paysage politique mais celle d'un doyen universitaire. Ce fonctionnaire de l'Etat aura défendu, avec le soutien d'une majorité des étudiants et du corps enseignants, la citadelle des idées libres. Cependant, l'entreprise de déstabilisation du doyen, menacé par des milices salafistes (certaines proches d'AQMI), ne faiblit pas et aboutit, le 6 mars 2012, à l'accusation d'agression sur une jeune étudiante « niquabée ». Cette dernière était entrée et avait saccagé son bureau, suite à une décision prise à son encontre par le conseil disciplinaire. Seulement, au moment où l'ambulance est appelée pour soigner la jeune femme prétendument agressée par le doyen, celui-ci est en train de porter plainte au commissariat, loin de l'établissement. Le rapport de force n'est plus universitaire, il est définitivement bien politique, en témoigne peu de temps après, la victoire écrasante du syndicat étudiant pro-laïque UGET face à son rival islamiste. En réponse, la justice, de plus en plus noyautée par l'influence nahdaoui, requalifie les faits « d'agression » en « acte de violence commis par un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions », allongeant de guinze jours à cinq ans la durée d'emprisonnement encourue. Le procès, pour « acte de violence commis par un fonctionnaire dans l'exercice

de ses fonctions », prévu dans un premier temps le 5 juillet, est alors repoussé au 25 octobre puis reporté au 3 janvier 2013.

Mais le procès du doyen Kazdaghli, est en fait bien plus proche de nous, étudiants dauphinois, que nous ne le pensons. Outre la proximité historique qui existe entre Dauphine et la Tunisie du fait de l'importante proportion d'étudiants tunisiens à Dauphine, monsieur Kazdaghli est aussi et surtout professeur de Sciences Politiques à l'Institut Tunis Dauphine. Ouvert en 2008 par la Fondation Dauphine qui en est l'opérateur pédagogique, l'« ITD » met en collaboration étroite les professeurs de Paris Dauphine et des universitaires tunisiens qui y enseignent ensemble. Doyen de faculté respecté de ses étudiants et de ses enseignants donc, mais aussi membre éminent du corps professoral dauphinois, Habib Kazdaghli est le lien vivant entre « l'affaire de la Manouba », dont il est le symbole, et notre établissement. Cette proximité pose la question de notre atonie face au mouvemen : nous ne saurions ignorer l'affaire trop longtemps, au risque de voir cette méconnaissance se transformer en silence coupable. La cause l'interdit et l'homme mérite mieux.

Des pétitions ont été signées en Tunisie mais aussi en France, Italie, Allemagne, et encore en Espagne. Cette crise qui secoue le monde universitaire et repose, en de nouveaux termes, l'éternelle question de l'indépendance de l'enseignement et du Politique a essaimé à l'international. Une délégation d'universitaires belges s'est rendue à Tunis en soutien ; et d'éminents chercheurs - Claude Hagège, titulaire de la chaire de linguistique au Collège de France, pour ne citer que lui - se sont mobilisés à titre individuel. Certes, dans un contexte politique tunisien tendu, où une prise de position trop marquée idéologiquement d'une institution française pourrait être perçue comme une ingérence et causer encore plus de tort à la cause du Doyen, l'administration dauphinoise ne s'est pas encore saisie de la question. Mais les étudiants ne peuvent rester étrangers à ce débat qui doit interpeller nos consciences.

Un professeur de Dauphine et universitaire respecté se retrouve dans l'œil du cyclone, à la croisée des dissensions idéologiques qui secouent la Tunisie dans sa recherche de paix sociale. Il est devenu, pour beaucoup, un symbole vivant du modernisme de la Tunisie. Refusons la politique de l'autruche et prenons en conscience!

Lisez la suite sur laplumedauphine.fr

Pour une croissance européenne forte : le rôle de la Banque Européenne d'Investissement

par Clément Fernandez, M1 Sciences de la Société & Pierre Rojas, Doctorat d'économie



Entretien avec Philippe de Fontaine Vive, vice-président de la BFI.

La Plume : Comment qualifieriez-vous les project bonds ? Quels sont les montants en jeu et par quels canaux, mécanismes économiques seront-ils efficients ?

Philippe de Fontaine Vive : Les pro-

ject bonds sont une véritable innovation financière qui peut permettre de changer le mode de financement de sociétés de projet pour autant qu'on réussisse la phase pilote. En 2013 et 2014, on va essayer, avec la Commission européenne et les porteurs de projet dans les domaines des transports, de l'énergie et du déploiement de connexion à haut débit, de trouver quelques projets qui puissent être financés par le marché obligataire alors qu'ils ne pouvaient plus l'être depuis la crise financière. Il y avait avant des sociétés de rehaussement de crédit qui permettaient de donner une note suffisamment rassurante aux émissions obligataires pour que les investisseurs institutionnels y souscrivent. Avec leur disparition lors de la crise, n'étant plus capables de se refinancer, ces projets ne trouvent plus aujourd'hui preneur parce qu'ils apparaissent trop risqués. Nous avons donc imaginé d'utiliser une petite partie du budget communautaire pour rehausser le crédit en apportant des garanties publiques. Concrètement, sur 2013 et 2014, il y a 230 millions d'euros qui sont confiés par la Commission à la BEI pour lui permettre de garantir, sur une dizaine de projets, des émissions obligataires faîtes par des sociétés de projet.

Dans un premier temps, ces projets seront d'un montant limité, inférieur à 200 millions d'euros et avec une garantie qui devrait être limitée à 20%, pour susciter une bonne notation des émissions obligataires et à terme, des interventions bancaires et en fonds propres. **On espère ainsi, avec les 230 millions de**

garanties publiques, faire naitre des investissements de l'ordre de 4 à 4,5 milliards d'euros.

La Plume : Ces project bonds constituent, en quelque sorte, les investissements autonomes que Keynes préconisait pour créer un effet multiplicateur?

Philippe de Fontaine Vive : Ce sont effectivement des investissements autonomes qui auront un effet démultiplicateur sur la croissance ; on essaie de démontrer qu'avec un petit peu de crédit budgétaire, on peut engendrer beaucoup d'investissement privé, alors que la tradition, notamment en France, est de financer majoritairement voir exclusivement avec des fonds publics, ce qui prive de tout effet de levier.

La Plume : Si les parlements des pays européens le votent, la BEI verra son capital augmenté de 10 milliards début 2013 ; l'objectif est le financement de projets productifs qui ne débouchent pas dans le circuit bancaire classique. Est-ce un moyen durable de relancer la croissance européenne ?

Philippe de Fontaine Vive: C'est une mobilisation sans précédent pour permettre le financement de l'économie européenne à long terme. Ce n'est jamais arrivé que le contribuable français, et les autres contribuables européens, contribuent au capital de la BEI, hormis au moment de l'adhésion à l'UE. Traditionnellement, depuis sa création en 1958, la BEI ne distribuait pas de dividendes, sauf une fois dans son histoire, et utilisait les profits qu'elle réalisait année après année

C'est une mobilisation sans précédent pour permettre le financement de l'économie européenne à long terme.



en les mettant en réserve pour procéder régulièrement à des augmentations de capital. Cela ne coûtait rien au contribuable européen.

Avant cette augmentation de capital, les fonds propres de la BEI étaient de 42 milliards d'euros, dont 11 milliards qui avaient été payés par le contribuable européen. Les 31 milliards restants sont des profits accumulés ces cinquante-quatre dernières années. La réforme de 10 milliards d'euros est presque un doublement du capital payé par les contribuables européens. C'est donc un phénomène massif, qui n'a pas été totalement compris par les média, mais qui est une donnée objective. Cela nous permettra, durant les trois prochaines années, de prêter 60 milliards de plus qu'à l'accoutumée. Et comme en moyenne, nous finançons 1 euro sur 3 des projets menés, l'augmentation de capital va permettre de réaliser 180 milliards d'euros de financement à travers l'Europe.

La Plume : Quelles seraient les modalités de répartition de cette augmentation de capital ? Les Etats membres contribueraient-ils à part égale ou par pondération économique tout simplement ?

Philippe de Fontaine Vive: C'est très simple. Pour que ce soit efficace, lorsqu'un Etat rentre dans l'UE, on calcule son PIB par rapport au PIB européen, et c'est ça qui détermine la part au capital de la BEI de tout Etat européen à l'exception des quatre « Grands » que sont l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie qui, pour des raisons politiques, ont accepté de contribuer chacun à 16,17% du capital de la BEI. L'augmentation du capital se fera donc à due proportion de la part au capital de chacun. Ainsi, la France, qui détient 16,17% du capital de la BEI, va souscrire à hauteur d'1,6 milliards d'euros dans la loi de finance qui va passer d'ici la fin de l'année, pour un paiement au cours du 1er trimestre de l'année 2013.

La Plume : Les modalités de sélection des projets prennent-ils en compte la part au capital de la BEI des pays européens ?

Philippe de Fontaine Vive : Nous sommes une banque ; nous avons donc des raisonnements économiques. Nous ne raisonnons pas comme une administration sous forme de quotas, de droits de retour, ou de « juste » retour. Nous regardons les projets suivant leur mérite propre. Si un projet peut se financer sans difficultés sur les marchés financiers et sur le marché bancaire concurrentiel, il n'y aucune raison qu'une banque publique intervienne. Par contre, s'il y a des zones de marchés ou géographiques qui sont « défavorisées », l'intervention publique est justifiée. Ceci aboutit à une répartition des activités de la BEI qui a évolué dans le temps ; pour prendre le dernier grand pays qui a adhéré à l'Union Européenne -la Pologne qui connait un taux de croissance très significatif, de l'ordre de 5% en moyenne par an- nous sommes passés progressivement d'un montant de prêts, pour préparer son adhésion, qui était inférieur à 1 milliard d'euros, à un montant supérieur à 6 milliards d'euros aujourd'hui. Par comparaison, en France, les prêts sont traditionnellement compris entre 4 et 5 milliards d'euros. Avec l'augmentation de capital, tous ces chiffres vont s'accroitre, mais dans des proportions qui vont dépendre des projets à financer.

Nous ne raisonnons pas comme une administration sous forme de quotas, de droits de retour, ou de uste » retour.

Lisez la suite sur laplumedauphine.fr



Splendeurs et misères des galeries de Paname...

par Céline Poizat, M1 Economie

« L'art ne sert à rien. » Evidence parmi les pléonasmes, A. Smith avait pourtant raison, l'inutilité de l'art ne lui enlève rien de sa valeur d'échange! « Comment va Le Marché? Ma foi fort bien, n'en déplaise aux marchés »... Le couperet est tombé, Artprice a publié son rapport de l'année, 2011-2012 arrive en 4e position des meilleures performances du marché de ces dix dernières années avec un chiffre d'affaires global de 860 millions d'euros de ventes d'art contemporain. Petite baisse de régime de 6% avec 40% d'œuvres contemporaines invendues, ce marché fait surtout témoignage de la qualité de ses acheteurs, toujours plus sélectifs et avisés.

Si l'Empire du Milieu ne se lasse pas de relever le défi spéculatif de ce marché aussi florissant qu'ostentatoire, dans un « patriotisme culturel » décomplexé ; la France semble quant à elle faire un éloge mélancolique, conservateur voir passéiste à une scène contemporaine atrophiée par le manque d'ambition de ses acteurs. Remercions les anglo-saxons pour leur dynamisme économique et leur création normalisée ?

Jargonnons pour poser le débat, clarifions pour soulever la question.

La galerie est un « pervers polymorphe », pour reprendre Sartre, qui conserve l'enfance du regard sur les artistes qu'elle choisit de défendre corps et âme. Pratique encore peu connue en Chine, l'esprit de la galerie est celui d'une structure attachante et passionnée, d'un lien affectif et peu rationalisé, d'un regard bienveillant (même si parfois intéressé) porté sur la création en tant qu'objet précieux, joyau taillé dans le vif de notre culture. Si la galerie garde ses lettres de noblesse aujourd'hui en Europe, c'est qu'elle est la garante de ce qui fait notre certitude d'exister en tant qu'humanité : la création artistique. La Chine aborde conjointement art contemporain et argent dans l'évidence de la nécessité de diversifier ses placements. La France cantonne la « démocratisation » aux musées et le Cénacle de la création contemporaine aux galeries parvenant à se carrer un nom dans ce cercle snob.

Pour autant la galerie d'art ne devrait-elle pas être le vivier de la jeune création et de sa démocratisation ?

Le catalyseur de la rencontre collectionneur-créateur? Le moteur de la croissance du marché de l'art?

La galerie d'art est un lieu où s'expose, avant toute chose, un artiste et un regard sur sa création. C'est un lieu gratuit, et ce n'est pas fortuit, où on vient flâner, regarder, penser. C'est un lieu qui voue à l'addiction, qui fait revoir les convictions, qui questionne nos idées sur la démocratisation. Parce qu'il faut voir, revoir et regarder pour jongler, entre signifiant et signifié, entre incompréhension et notions clefs, entre argent et passion désintéressée. Encore faut-il pour cela que l'on cesse de considérer les galeries d'art à l'aune de notre socialisation cloisonnée, comme des lieux de démonstration de la « supériorité intellectuelle ».

Ajoutons d'ailleurs qu'avec cette vanité très française les galeries en oublient aujourd'hui le mot clef mais si souvent décrié de « marché » pour lui préférer une définition juridique exclusive de l'œuvre d'art. Arrêtons la fausse culpabilité : aujourd'hui tout artiste aspire à une cotation publique qui lui apportera reconnaissance et prix de vente à l'échelle du marché international. Comme le note la sociologue Raymonde Moulin « seul l'artiste international bénéficie de l'aura de la contemporanéité ». Mais l'artiste français est aujourd'hui obligé de s'exporter pour mettre pied à l'étrier du marché. Les galeries françaises sont en train de se scléroser dans un cercle restreint de « grandes galeries », reniant l'entrée à de jeunes regards sur la création, contentes de se retrouver lors des grandes effervescences mondiales que sont la FIAC ou Art-Basel mais ne s'engageant pas plus dans la voie de la défense de leurs artistes à l'international et dans les systèmes de cotation. L'écart entre les places de marché américaines et françaises est aujourd'hui abyssal. Pourtant ce sont souvent les galeries françaises qui ont su avoir l'audace de voir l'art là où on ne l'attendait pas... Koons ? Murakami ? Hirst ? Par conséquent le marché de l'art tend aujourd'hui à valoriser les œuvres « à la mode » plutôt que les artistes « hors des codes ».

Les galeries semblent fuir la responsabilité qui est la leur : avoir de l'ambition pour ses artistes : « par un sot orgueil sans doute, par une conviction d'une espèce de supériorité », pour ne citer que Céline dans Voyage au bout de la Nuit.

La FIAC 39ème édition

par Claire de Kermenguy, M1 Marketing



Faire le tour des galeries d'art contemporain du monde entier en quelques heures, c'est possible? Oui, grâce à la FIAC. La plus grande foire d'art contemporain de Paris a accueilli du 18 au 21 octobre les plus grands galeristes et artistes venus du monde entier. Une bonne manière de faire découvrir

l'art contemporain à tous...ou presque! Avec une entrée à 30 euros la FIAC n'a pas de complexe à affirmer son but premier: réunir les collectionneurs, business oblige! Dans un marché de l'art qui ne connaît pas la crise, cet évènement est devenu en quelques années un lieu incontournable pour les collectionneurs et professionnels du marché de l'art contemporain et moderne.

L'édition 2012

Cette année encore, les galeries internationales très prisées des collectionneurs ont la place d'honneur: la nef du Grand Palais. Loin de l'effervescence créative on remarquera plutôt un retour aux valeurs refuges de la part des grands galeristes, qui pour la plupart ont préféré exposer des artistes connus, pour ne pas dire vus et revus, plutôt que de se risquer en terre inconnue. On retrouve ainsi des œuvres de Basquiat (artiste « bankable » de l'année) sur plusieurs stands mais aussi du Picasso ou Dubuffet. L'incontournable Damien Hirst, dont les œuvres se vendent à plusieurs millions de dollars (bien qu'actuellement côté à la baisse) est exposé par deux poids lourds du marché de l'art: la White Cube Gallery et la Gagosian Gallery, dans la lancée de la rétrospective de l'artiste à la Tate Modern cette année.

Un vent de panique?

Le succès de cette 39ème édition aurait pu ne pas être au rendez-vous, quand on sait que quelques jours auparavant, le projet de loi sur l'intégration des œuvres d'art dans le calcul de l'ISF planait encore au-dessus de la tête des collectionneurs. Heureusement pour ceux-ci, cet amendement a été relativement vite enterré, ce qui a, selon eux, sauvé la FIAC 2012...

« They call it a Royale with Cheese » — Pulp Fiction

par Julien Laurian, L3 Gestion

Montrer Daniel Craig buvant une gorgée de Heineken dans *Skyfall* : 35 000 000 \$.

Montrer sa marque ça n'a pas de prix, pour tout le reste il y a : « **Le Placement de produit** ».

De HAL qui devient IBM en décalant chaque lettre d'une place dans l'alphabet dans 2001 l'Odyssée de l'espace à l'androïde de l-Robot à conscience humaine prénommé Sony, en passant par la discussion sur le Royale with Cheese de Pulp Fiction, le placement de produit est un art pour certains, un enjeu pour d'autres et une étoile montante du marketing cinématographique.

La pratique ne date pas d'hier, pour preuve le 1er placement de produit date de 1901 avec la *Barbe Bleue* de Méliès, film dans lequel le champagne Mercier est ostensiblement présenté.

C'est pourtant E.T qui démocratisera le phénomène et fera marque dans l'histoire du marketing cinématographique. Pour attirer l'extraterrestre, l'enfant utilise des bonbons. La marque de ces sucreries à l'époque inconnues est Reese's Pieces. Suite à la sortie du film, la compagnie a triplé ses ventes à l'étranger et le directeur de Mars, premier choix de Spielberg, qui avait refusé que son produit soit associé à ce trip SF enfantin a eu de quoi cultiver d'énormes regrets.

Depuis, le placement de produit tend à prendre une place de plus en plus importante dans l'économie du cinéma. Il devient alors un (en)jeu à la fois pour les publicitaires et pour les cinéastes d'introduire des pubs dans les œuvres filmiques.

De façon primaire, il y a la simple présence dans le champ. L'objet est simplement là, sans qu'il n'y ait

interaction. Aujourd'hui toute marque doit payer pour apparaître à l'écran à l'exception de deux d'entre elles qui sont pourtant les plus présentes : Coca-Cola et Apple. Il faut dire qu'un *Mission Impossible* avec un « blue screen of death » de chez Windows, ça fait un peu tache.

Le produit peut être utilisé dans la diégèse, c'est-à-dire qu'il est manipulé dans le cadre narratif. Un homme qui lit le New York Times au petit déjeuner, un autre qui porte des chaussures Adidas...

Puis il y a le placement de produit plus poussé, où la marque est l'un des éléments principaux du film. On parle alors de « placement intégré ». Le Diable s'habille en Prada par exemple a permis à la production de ne supporter que 30% des coûts, le reste étant financé par le placement de

produit s'introduisant tout au long du film, jusque dans son titre.

Vanter les qualités d'un produit est une pratique qui a les faveurs du film d'anticipation. En effet, cela permet de montrer la marque comme une entité indémodable, au design très stylisé. Les célèbres Nike de *Retour vers le Futur II* sorties en édition limitée l'année dernière en sont le plus bel exemple.

Un pas a été franchi depuis le début des années 2000 et le placement de produit dans la bande-annonce; bien plus efficace que celui dans le film pour deux raisons majeures. La première est qu'une bande annonce touche un public plus large que les seuls spectateurs du long métrage. La seconde est le fruit d'études certifiant que l'efficacité cognitive de la vision du produit croît de façon exponentielle avec le nombre de confrontations au produit. Or c'est bien le propre de la bande-annonce, à l'instar de la publicité (et a contrario du film), d'être visionnée un maximum de fois.

Il n'est pas question ici de condamner la pratique du placement de produit mais d'en voir les aboutissants. Ce qui est intéressant ce n'est pas tant l'aspect financier que l'enjeu filmique de la chose. Il existe nécessairement un rapport entre l'objet cinématographique et la stratégie marketing associée si bien qu'une vraie réflexion filmique peut nourrir la pratique du placement de produit. Dans Fight Club, David Fincher sous couvert d'une critique du consumérisme et des marques en question (Ikea, Calvin Klein, BMW) leur fait surtout une formidable publicité en les affichant dans un film maintenant devenu culte.



Suite à la sortie de Men in Black en 1997, Ray-Ban a vendu 60 000 paires de Predator II, apparaissant sur l'affiche, l'été de cette même année en Europe.

L'économie des petits labels et maisons d'édition: états des lieux et futur

par Aude Massiot, L3 LISS

Lorsque l'on parle de l'économie de la culture, on s'intéresse avant tout aux grands groupes qui concentrent la majorité du marché, que ce soit dans le domaine de la musique, ou dans celui de l'édition. On pourrait penser qu'en ces temps de crise, avec un poujadisme bien français, les petits seraient les premiers à payer. Ceci est vrai dans le monde de la littérature, où il existe, et c'est visible dans une ville comme Paris, une multitude de petites maisons d'édition à côté de grands groupes qui dominent le secteur. En effet, les trente plus grosses maisons d'édition en France représentent 1% du secteur en termes de nombre de structures existantes et comptabilisent à elles seules plus de 90 % du chiffre d'affaires global. De plus il est important de savoir qu'un petit éditeur en cache souvent un gros, dont il ne constitue en fait qu'une pièce dans sa collection. Le véritable petit éditeur, lui, est indépendant. Il est diffusé en général par un distributeur spécialisé dans les maisons de taille restreinte, ou bien pratique l'autodiffusion. Il fonctionne avec une ou deux personnes, souvent sur la base du bénévolat. Et ce n'est pas une activité viable.

Un petit éditeur en cache souvent un gros

Cependant les petits éditeurs occupent une fonction importante sur le marché de la littérature. Bien que certains se plaignent de servir de poubelles pour les manuscrits qu'auraient refusés les grandes maisons d'édition, ils permettent de maintenir une certaine diversité dans les ouvrages publiés. Ils donnent une visibilité à des écrivains étrangers dont les œuvres ne franchiraient pas les frontières françaises sans cela. Ils sont aussi à l'origine de nombreuses rééditions d'auteurs oubliés, ou de jeunes auteurs qui n'en auraient pas eu l'opportunité sans eux.

Dans le domaine de la musique, les dynamiques sont relativement différentes. En 2009, personne n'aurait parié sur la survie des labels indépendants. Entre l'écroulement des ventes d'albums, le téléchargement illégal et les licenciements à tour de bras, les petits labels étaient à deux doigts de mettre la clef sous la porte. Et face à cette crise économique gigantesque, on pensait alors que seules les Majors pouvaient encore espérer survivre.

Cependant, aujourd'hui la crise économique touche de plein fouet les gros labels : le 1er octobre dernier, Universal rachetait le célèbre label anglais EMI, qui connaissait des difficultés depuis 2004 et après plusieurs plans de restructuration, a été obligé de céder. Paradoxalement, les petits labels indépendants, eux, prennent de plus en plus d'importance. La victoire écrasante du groupe canadien Arcade Fire au Grannys en 2011 en est un exemple éclatant. Ils raflèrent le titre de « Meilleur Album » pour *The Suburbs* devant Lady Gaga et Katy Perry. Signés chez Merge Records, leur triomphe symbolise bel et bien la revanche de la production indépendante sur la grosse industrie du disque.

Remerciements à Internet

Internet a été le catalyseur fondamental qui a donné aux groupes indépendants les moyens de se faire connaître, sans qu'ils soient tributaires de la volonté des gros labels : que ce soit un réseau comme MySpace qui a été (trop) vite oublié, ou encore des plateformes de musique en streaming comme Deezer ou Grooveshark qui fonctionnent grâce à la publicité (et aux abonnements Premium pour la première).

« Nous n'avons plus besoin de nous inquiéter au sujet de l'espace réservé aux labels indie chez les disquaires puisque la musique numérique couvre désormais 40% du marché. Et on ne se préoccupe plus non plus des diffusions radio puisque tout est disponible sur la Toile », a déclaré Rich Bengloff, président de l'American Association of Independant Music (A2IM).

De plus, Internet a permis la naissance d'une autre forme de label musical que sont les labels dits *collaboratifs* ou *communautaires*, comme MyMajorCompany ou NoMajorMusik, qui permettent aux internautes de devenir des producteurs à part entière, en finançant leurs artistes préférés via ces réseaux. Ces deux labels français ont lancé des artistes comme Grégoire (auteur du lancinant *Toi+Moi*) ou encore The Vernon Project (*The Cave of Night*). MyMajorCompagny qui a été lancé en 2007, a récolté plus de 400 000 euros, les profits étant répartis entre l'artiste (40%), l'internaute (40%) et le label (20%).

Ainsi que ce soit dans le domaine de la musique ou dans celui de la littérature, on ne peut nier que les petits entrepreneurs sont vitaux au bon fonctionnement du marché. A leur échelle, ils font concurrence aux grands groupes qui, s'ils avaient le monopole de l'offre, nous priveraient de bien des découvertes (qu'elles soient bonnes ou mauvaises). Ils permettent de maintenir une nécessaire qualité des produits proposés. On ne dit pas que la perspective offerte à chacun de tenter sa chance dans le monde de la musique ou de l'édition n'amène pas certains abus, mais c'est un moindre mal.



Confessions d'un proxénète civilisé

par Alexandre Moine, L3 Gestion

Je me rappelle ce soir-là, je ne le sentais pas. Ça ne collait pas, elle n'était jamais en retard. 23 heures. Monica ne s'était toujours pas pointée. Deux heures que les clients frustrés attendaient. Toutes les semaines, ces pauvres ouvriers alcooliques venaient claquer leur salaire dans le showbiz du sexe visuel bon marché. Deux heures à attendre leur trique hebdomadaire naturelle, seule piètre compensation de leur travail à la chaîne. Je me rappelais alors cette phrase de Ma-Iraux dans La Condition Humaine: «Il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pour quoi il travaille.» Oui, on pouvait être proxénète, gérant d'un cabaret miteux de Pigalle et lire du Malraux. A mon époque, ça se faisait. La guestion dans cette phrase est de savoir ce que le «quoi» représente. Est-ce ce à quoi il participe dans la production? Auquel cas j'espérais de tout cœur que ce parterre de pauvres bougres, la langue pendante devant la scène vide, avait pris conscience de sa place dans la production de telle ou telle bagnole. Prisonniers matériellement dans ce cas, ils seraient au moins libres spirituellement. Mais si le «quoi» signifie le but personnel dans son travail, je m'attristais de constater que la raison de leur abrutissement intellectuel à la chaîne, doublé de leur épuisement physique, n'avait pour maigre compensation que le plaisir insipide - car l'activité

était plus que récurrente et invariée - de s'astiquer en collectivité devant une Romaine que j'avais ramassée dans Paris lors de la dernière immigration italienne. Dans tous les cas, c'était bien « réel » puisque je pouvais vivre de cette activité lucrative et ce, sans aucun scrupule.

L'Italienne ne se droguait pas. Chose rare dans le milieu qui présente ses avantages et ses inconvénients. Avantages, parce que sa lucidité lui permettait d'être toujours à l'heure et d'avoir conscience que ce boulot était la plus haute source de revenus qu'elle pouvait espérer à Paris sans diplôme. Du moins, c'est ce que je lui rabâchais sans cesse pour ne pas qu'elle foute le camp. Les clients l'aimaient bien. Inconvénients, parce que tout de même, droguées, elles étaient plus dociles. Les hommes aussi. J'avais en réserve quelques jeunes gigolos en manque d'argent ou complètement camés que les pédérastes, Gide le premier, affectionnaient particulièrement. Pas de différence entre les sexes. Là où je pouvais me faire du fric, je le faisais. J'étais un peu capitaliste en somme : je ne me demandais même pas si tout cela était moral ou non. Jusqu'à présent, mon bourrage de crâne avait aussi bien marché que celui de l'Église catholique jusqu'au dix-huitième siècle. Seulement voilà, cette petite garce de Monica ne s'était toujours pas

montrée et mes autres filles étaient avec des clients particuliers.

En bas, dans ce que j'appelais avec ironie l'antichambre de l'agora Pigalienne, les pauvres crasseux commençaient à s'énerver. Le grognement de cette masse montait crescendo... Qu'elle serait belle l'idéale révolution communiste... aussi belle que la réalité démocratique.

Toujours est-il que je dus expliquer à mes chers clients civilisés que la petite Monica souffrait d'un gros rhume et qu'elle ne pouvait donner sa représentation si raffinée dont ils raffolaient tant et que, bien entendu, ils allaient être indemnisés. Je les remboursais donc un à un du prix dérisoire que j'avais fixé afin de les attirer et de saigner mes concurrents.

Monica était ma perle du moment, mais pas uniquement d'un point de vue rentable. C'était la plus intelligente de mes « collaboratrices » comme je me plaisais à les appeler en compagnie de la haute société que j'aspirais à conquérir en ouvrant une maison close pour la bourgeoisie parisienne. J'aimais bavarder avec elle lorsqu'elle était en pause, c'était presque enrichissant.

Après avoir pesté contre elle et ce manque à gagner conséquent, j'angoissais. Avait-elle eu un problème avec un client alcoolisé et violent ? S'était-elle faite agresser ? Une sensation, qui m'était jusqu'alors inconnue, d'attachement, de sympathie et d'inquiétude vis-à-vis d'une de mes collaboratrices, me saisit soudainement. Je partis à sa recherche, bien décidé à éclaircir le mystère qui m'avait tout de même coûté 1000 francs.

Par sécurité — oui, parce qu'en tant qu'être humain et investisseur, je tenais à la sécurité et au bien-être de mes collaboratrices — j'avais instauré comme règle qu'elles ne devaient fournir de prestations individuelles que dans la maison close en face du cabaret. J'y accourais. Après avoir regardé dans toutes les chambres sans trouver la moindre trace de Monica, mon inquiétude grandit. Un peu paniqué, presque perdu et étouffé par l'atmosphère pesante des chambres, dont l'odeur de sueur et de toutes autres sécrétions fermentaient comme le vin dans les cuves d'un chai, je sortis. Aucun état d'âme quant à la propreté du lieu, je savais qu'on trouvait bien pire ailleurs.

Au détour d'une rue, je reconnus de nombreux ouvriers que j'avais l'habitude de voir dans mon sublime établissement. Je leur demandais ce qui les avait attirés là.

- C'est Monica, pardi! L'Italienne de chez l'autre, c'est son premier soir ici à ce qu'on m'a dit!

- Ah...

Il me fallut cinq bonnes minutes pour sortir de ma stupeur. Elle m'avait bien roulé la pétasse, à passer chez le concurrent!

J'oubliai très vite mes états d'âme antérieurs et repensai en capitaliste meurtri dans le besoin de se venger. Monica chez le concurrent voulait forcément dire perte d'argent conséquente. Encore une fois, je ne me demandai même pas si c'était moral car, au nom de la rentabilité, il fallait que je le fasse. Je courus au cabaret, attrapai le pistolet caché sous la caisse et revins acheter une place pour le spectacle.

Son visage n'était pas encore ravagé par la profession. Elle était encore jeune et belle mais son innocence avait disparu depuis qu'elle travaillait pour moi. Je devrais tirer très vite, dès qu'elle entrerait sur scène, sinon je n'y arriverai pas. La mort m'était bien trop dure pour pouvoir la regarder dans les yeux. L'homme au micro l'annonça et une femme entra. Sans regarder son visage je sortis le pistolet et tirai trois coups. Elle s'écroula.

Je ne me rappelle pas quel effet le meurtre eut sur moi car quelques secondes plus tard la foule, tétanisée jusqu'alors, se jeta sur moi après que quelqu'un m'eut désigné comme l'assassin. Je fus roué de coups, battu à mort selon le médecin de l'hôpital.

On m'a transféré en détention en attendant le procès. Dans mon souci capitaliste, je n'avais pas pris en compte que ce moyen entrainerait une sanction qui mettrait fin à mes activités. Si j'avais su, je n'aurais pas tiré. J'expliquerai ça au juge, je suis persuadé qu'il comprendra.

Oui, on pouvait être proxénète, gérant d'un cabaret miteux de Pigalle et lire du Malraux.

Pourquoi lire et écrire ?

par Eugénie Tenezakis, DEGEAD 2

Un être face à vous, un bouillonnement d'idées vous submerge, et vous voilà dans une situation paradoxale : la discussion commence à tourner autour de banalités, et aucun des deux n'ose (ne se sent capable ?) de se pencher dans les profondeurs de l'esprit de son interlocuteur. Un voile transparent entre les deux individus s'installe, une frustration envahit l'âme de l'un et l'autre, qui, devant l'incapacité comme devant la peur du jugement, ravalent leurs émotions communes pour continuer leur dialogue intérieur malgré l'envie pressante de se confier. La communication orale peut bien souvent servir de bouclier. Et vous aurez beau vous trouver à deux, dix ou vingt dans la conversation, vous vous sentirez tout de même seul et livré à vous-même.

Entre également en compte la difficulté de formuler ces mêmes idées, qui aussi claires qu'elles vous paraissent sous la forme subtile qu'elles prennent en votre fort intérieur, vous semblent impossibles à formuler à votre interlocuteur. Les sentiments et les idées sont là, mais les mots ne sortent pas.

La lecture, comme l'écriture, peut faire tomber ce voile. Par préjugé, on assimile à ces deux activités une répercussion négative sur l'appréhension de l'individu face au réel et vis-à-vis de ses relations avec le monde extérieur, qui s'interpréterait comme une tendance des individus à un repli sur eux-mêmes, sur les livres, comme un cloisonnement des personnes par les mots, au lieu de les faire interagir, échanger, progresser, s'aimer. Il me semble que c'est le phénomène strictement inverse qui se produit. Ces deux notions, qu'on pourrait regrouper sous la vague notion de « littérature » font au contraire traverser des barrières à l'être humain, barrières que celui-ci ne pourrait pas franchir avec la communication.

La littérature fait tomber les murs de la solitude. Au lieu de tourner et retourner certaines obsessions dans son esprit et de se sentir seul avec soi-même, livré à ses propres sentiments qui vous semblent souvent biens singuliers, écrivez-les, cela vous soulagera, faites-les lire, on vous comprendra, et surtout, surtout, lisez, car vous serez surpris de retrouver la plupart de vos préoccupations à travers romans, articles et essais, écrits par ceux qui, avant vous, se sont vus habités par les mêmes réflexions, et qui dans le même souci de combattre la solitude du débat intérieur, les ont partagées.

Elle vous fait également **traverser le temps et l'espace**, en vous faisant découvrir aussi bien la philosophie de Platon dans la Grèce antique, l'amour médiéval de *Tristan et Iseult*, les essais de Montaigne,

ou l'ascension sociale d'Eugène de Rastignac jusqu'à nous confronter avec les interrogations de notre propre époque. Ainsi, nous pouvons nous identifier non seulement aux aspirations et désirs des auteurs de notre propre ère, mais également à celles d'écrivains qui, de nombreux siècles avant nous, se trouvaient tour-

La littérature fait tomber les murs de la solitude.

mentés, ou transportés par les mêmes émotions. Audelà de lier les individus d'une même génération, elle lie l'humanité en général à travers le temps, et l'espace.

Et lorsque vous aurez découvert l'incroyable capacité de partage de la littérature, comment ne pas vouloir y contribuer par ses propres expériences, apporter sa pierre à l'édifice de cette immense œuvre humaine ? Permettre aux autres de vous connaître, comme ils ne vous ont jamais connu, à travers ce qui vous touche le plus profondément? Comment ne pas vouloir sortir toutes ces idées et sentiments qui se pressent dans votre cœur? Alors écrivez, partagez, épanchez-vous sur une feuille, à l'encre indélébile, videz votre âme, vous n'en serez que plus comblé, et le lourd fardeau de la réflexion solitaire s'allégera. Vos mots serviront peut-être de fondements spirituels aux prochains qui, dans le même combat intérieur que vous auparavant, seront heureux de trouver sur leur route un point d'attache où se raccrocher. Vous contribuerez également à élargir les structures d'une idée, d'un concept, d'une sensation, en vous nourrissant de vos propres lectures et en y ajoutant des éléments nouveaux.

Mais surtout, soyez précis, cherchez vos mots. Ce que l'écriture a de supérieur à la communication orale, c'est qu'elle permet à l'Homme de prendre du recul sur ce qu'il crée, elle lui permet de tracer le contour, petit à petit, de son esprit. De construire, brique par brique, un parallèle à ses propres pensées, et d'y glisser l'intégralité de son ressenti. Cette recherche, ce travail sur vos propres affections, vous permettra par

la suite de mieux vous connaître vous-même, de fixer vos émotions, de développer vos idées, de former votre identité. Elle vous permettra même d'observer votre propre évolution. Car vos écrits resteront, et constituent un miroir dans lequel vous pouvez vous regarder, mais également vers lequel vous pourrez vous retourner dans le futur, et vous contempler.



Dauphinois, si ce sujet t'inspire, prends donc ta Plume pour nous enivrer d'émotions!

Les plus beaux écrits seront publiés dans le prochain numéro!

Envoie ton texte avant le 27 janvier 2013 à cette adresse : poleexpression@laplumedauphine.fr



Dauphine, du haut niveau jusque dans le sport

par Antoine de Béon, DEGEAD 2 CEJ

Lorsque l'on parle du sport à Dauphine, une simple phrase semble résumer la situation pour de nombreuses personnes : « près de 40% des étudiants sont sportifs ».

Cette phrase montre bien la particularité de Dauphine : université la plus sportive d'Île-de-France, elle arrive en 6e position dans le classement national sans avoir de campus dédié aux activités sportives. Mais, sans l'afficher, Dauphine va encore plus loin au niveau sportif, car qui sait que parmi tous les sportifs dauphinois certains vont faire du sport leur métier ?

Effectivement, depuis 2010, Dauphine propose la première Licence professionnalisante de Management pour les sportifs de haut niveau et les professionnels du sport, licence qui permet à ces sportifs d'obtenir une formation diplômante, autrement extrêmement difficile à avoir de par les contraintes du sport professionnel.

Il faut se rendre à l'évidence : le sport professionnel, ce n'est pas que des tournois et des points. S'il faut admirer les sportifs pour leurs performances, il le faut d'autant pour ce que leurs choix impliquent au quotidien.

Iris Mannarino, tenniswoman et étudiante dans cette L3 Management des organisations, connaît bien les difficultés qu'entraîne le sport professionnel : voyages et compétitions seule, partout en France et dans le monde, entraînements quotidiens de plusieurs heures, esprit de compétition porté à son paroxysme, ce qui n'est pas toujours appréciable... Cependant la fatigue physique n'est pas tout, car qui dit professionnalisation dit aussi moyens financiers. Ces

derniers sont évidemment conséquents et impliquent des enjeux importants. « Ce n'est pas une partie de plaisir, il y a une grosse pression », avoue Iris. « Il faut de l'argent, surtout dans les sports individuels ». Pour vivre du sport, il faut nécessairement gagner, se faire remarquer et avoir de la continuité. La vie de sportif de haut niveau est compliquée, elle implique souvent de renoncer à toute autre activité professionnelle ou scolaire.

C'est pour suivre sa passion qu'Iris a décidé, dès ses 7 ans, de se consacrer au tennis, entraînée par son père et suivant des cours par correspondance. Son choix lui a réussi sur tous les niveaux : elle obtient un BAC ES avec mention à 17 ans, soit avec un an d'avance, alors qu'elle se hisse parmi les meilleures de sa génération, avec un classement de -4/6. Elle participe ensuite à plusieurs tournois professionnels, avec de belles performances à la clé. Pour preuve : son point WTA, le classement international féminin de tennis, gagné à la suite de sa victoire lors de son premier tournoi professionnel. Mais la vie d'un sportif professionnel n'est pas de tout plaisir, et c'est en considérant toutes ces difficultés qu'Iris a décidé de ne pas prendre le risque du sport professionnel et de continuer des études. C'est donc en qualité d'apprentie qu'elle étudie dans cette L3 avec d'autres apprentis et sportifs de haut niveau.

Et la décision d'Iris montre bien que la carrière professionnelle n'est pas à prendre à la légère en sport : le risque de se retrouver dans la difficulté existe et touche malheureusement de nombreux sportifs, même les plus grands. Yohann Diniz, le français double champion d'Europe du 50 km marche, a perdu son équipementier après les JO 2012, ce qui représente pour lui 80% de revenu en moins!

Cette formation dauphinoise va permettre d'assurer à des sportifs professionnels une possibilité de reconversion avec une base solide, ce qui n'est pas à négliger dans un monde aussi aléatoire que celui du sport.

Même si Iris n'envisage plus aujourd'hui une carrière professionnelle, elle continue de jouer dans l'équipe universitaire, dont deux autres joueuses font aussi partie de la L3 management des organisations; la numéro 1 de l'équipe, sportive professionnelle, est même classée trentième française. Au-delà du tennis, les sportifs professionnels dauphinois sont présents dans tous les sports, du golf au pentathlon en passant par la gymnastique et le tennis de table. Tous ces dauphinois, dont certains ont participé aux JO, sont parmi les meilleurs joueurs français dans leur discipline et quitteront l'université pour continuer une vie de sportif professionnel comme les autres, mais avec un diplôme en plus.

Ainsi Dauphine est non seulement une école extrêmement sportive mais est également impliquée dans tous les aspects du sport et permet au sport professionnel comme amateur de se développer en le soutenant et l'encourageant. En attendant de briller sur les podiums, ces sportifs de haut niveau participent à l'excellence autant sportive que scolaire de l'université, et s'assurent une reconversion plus simple une fois leur carrière derrière eux.

Flash Info

Dauphine est une des universités les plus sportives de France. Elle a donc légitimement été choisie avec 3 autres établissements universitaires français pour représenter notre pays dans un vaste champ de réflexion sur le sport, les "DOHA GOALS" organisés du 10 au 12 décembre prochains à Doha au Qatar. Le directeur des sports accompagnera donc 6 étudiants sportifs de Dauphine à cette importante conférence où les plus grands noms du sport seront présents. Nous ne manquerons pas de vous reparler de cet événement capital pour notre établissement et pour le sport à Dauphine...

Les événements sportifs du mois

- Depuis le 10 novembre : édition 2012 du **Vendée Globe**, en continu sur vendeeglobe.org
- Samedi 8 décembre : **Toulouse Ospreys**, H Cup, à 14h35 sur Canal + et Sky Sports.
- Dimanche 9 décembre :
 Clermont Leinster, H Cup, à
 16h sur France 2. Saint-Etienne
 OL, Ligue 1, à 21h sur Canal +.
- Dimanche 16 décembre : PSG
 OL, Ligue 1, à 21h sur Canal +.
- Dimanche 30 décembre : **All Star Game 2012**, au Palais Omnisports de Paris Bercy, matches et concours de Basketball, avec les meilleurs joueurs du championnat français.
- Samedi 5 janvier : Clermont
 Montpellier, Top 14, à 15h sur
 Canal +.
- Dimanche 13 janvier : Arsenal
 Manchester City, Premier
 League, à 17h, non retransmis.
- 14 au 27 janvier : **Open d'Australie**, sur Eurosport.

Les résultats de nos équipes

EQUIPE	RESULTAT	NIVEAU		
Rugby 1 M 1/2 Finaliste CDF	D 15-22 contre Centrale	1 - Inter Région		
Rugby 2 M	D 0-50 contre ESIT Cachan	1 - Inter Région		
Foot 1 M 1/4 Finaliste CDF	V 4-0 contre ENSEA	1 - Inter Région		
Foot 2 M	2-2 contre ESME	2 - Brassage		
Foot F Champion de France	1ère Championnat des écoles et Universités sans STAPS	1 - Inter Région		
Foot salle M	V 4-3 contre ESTP D 4-3 contre Université Américaine	1 - Inter Région		
Handball M	D 27-21 contre Polytechnique	1 - Inter Région		

EQUIPE	RESULTAT	NIVEAU		
Basket M	V 64-60 contre ESG MS	1 - Inter Région		
Basket F	V 25-19 contre UPMC	2 - Brassage		
Volley M 7e CDF	V 3-0 contre Polytechnique	1 - Inter Région		
Volley 1 F Champion de France	V 3-0 contre ESCP Europe	1 - Inter Région		
Volley 2 F	D 3-0 contre Sciences Po	Inter Région		
Tennis M	V 3-0 contre ESSEC	Pré nationale		
Tennis 1 F 3e CDF	Qualifiée pour finale IDF contre équipe 2	Pré nationale		
Tennis 2 F	V 3-0 contre PULV	Pré nationale		



Le Camion qui fume

par Clément Fernandez, M1 Sciences de la Société

Véritable success story du fooding (un article dans le *New York Times*, ça se mérite!), avec des files d'attente excédant parfois une heure, l'enseigne itinérante s'installe régulièrement Boulevard Amiral-Bruix, à quelques encablures de notre université en direction de la porte Maillot. S'appuyant sur des produits de première fraîcheur, Kristin Frederick, Californienne de son état et passée parmi des tables étoilées, pro-

pose une déclinaison de six burgers du classique au végétarien, en passant par le BBQ et le Porc braisé. Un burger vous en coûtera 8€, +2€ pour l'accompagner de frites maison, et +5€ pour « doubler la mise » (double steak, double fromage).

Pour consulter l'itinéraire et toutes les infos complémentaires : *lecamionquifume.com*

Le Crocodile

par Clément Fernandez, M1 Sciences Sociales



Tous ceux qui pensent que « le cocktail est une boisson de femme » n'ont assurément jamais passé le pas de la porte de ce bar, une institution en la matière. Pratiquant l'hap-

py hour à 6€ de 18 à 23h du lundi au jeudi (jusqu'à 22h le vendredi et le samedi), La carte comprend près de trois cents cocktails, des plus classiques comme le « Ti' punch », au plus originales comme le surprenant « gagne-petit » (vodka, liqueur de piment et citron). Après s'être attelé à la lecture de la carte, certains

mélanges ou ingrédients peuvent apparaître totalement loufoques, mais c'est ici la curiosité qui doit guider prioritairement votre choix. Parmi



la jungle des cocktails, mêlant de curieuses liqueurs (coquelicot, bourgeons de sapin ...) aux spiritueux de tous les horizons, le « Rio grande » est la marque de fabrique de l'enseigne.

Petit conseil : venir avant 21h pour espérer avoir une table !

Adresse: 6 Rue Royer-Collard, Paris 5e

Accès:

RER B station Luxembourg Ligne 10 station Cluny-La Sorbonne



« Aucun monde n'est digne d'un regard si le pays d'Utopie n'y figure pas » — Oscar Wilde

par Hugo Matricon, L3 Droit Gestion

Seuls 15% des Français pensent que leurs enfants bénéficieront d'une meilleure qualité de vie, 14% d'entre eux estiment que le monde va dans une bonne direction pendant qu'uniquement un ménage sur quatre considère la mondialisation comme vectrice d'un avenir meilleur. Le moral des Français, comme l'indique un sondage Ifop sorti le 1er septembre, est au plus bas. Les hommes politiques ont cessé d'être porteurs de ce « monde meilleur » comme l'a montré l'Express avec seulement un Français sur cinq qui aurait confiance en ces derniers, illustrant ainsi une crise de la représentation bien connue qui gangrène la vie politique de l'Hexagone. Beaucoup de chiffres, une seule question : et si nous vivions autrement ?

La question paraît niaise et ce sentiment n'est que le témoignage du fait que nous avons perdu toute espérance de changer un monde vecteur d'individualisme et d'inégalités croissantes que l'on décrie couramment. Patri Friedman, petit fils du célèbre économiste, est l'architecte d'un projet qui défraie la chronique américaine. Marchand d'utopie pour certains, visionnaire selon d'autres, cet ancien de Google soutient que « plutôt que de se plaindre de nos gouvernements, concurrençons-les ». Il a créé son « rêve off-shore », celui dans lequel il pourrait « choisir ses représentants comme il choisirait son téléphone portable ». L'idée en fera sourire plus d'un : celle de la possibilité d'une île libertarienne au large des côtes états-uniennes hors de toute loi et de tout gouvernement, véritables villes indépendantes en marge d'une quelconque souveraineté étatique. Ces îles flottantes seraient des « laboratoires politiques » dans lesquels on testerait différents systèmes économiques, politiques et sociaux afin de les mettre en compétition pour n'en garder que « le meilleur ». On y pratiquerait par exemple un système bancaire de particulier à particulier, le troc de légumes contre des soins médicaux et on y choisirait nos représentants en fonction des sujets du moment. P. Friedman associe même le dirigeant de chaque île à un « PDG que les citoyens-actionnaires pourraient licencier ». Ces idées provoqueraient la moquerie si cet ancien de Stanford n'avait pas déjà récolté des millions de dollars de grands industriels américains. Peter Thiel, qui n'est autre que le fondateur de Paypal et le premier à avoir investi dans Facebook, a déposé le premier million, deux cents autres ont suivi. Selon lui, nous pourrions, grâce aux nouvelles technologies, imaginer un monde où l'on pourrait repartir à zéro, où l'on serait capable de donner forme à de nouvelles sociétés, utopiques il v a peu, réalistes aujourd'hui.

Thomas More avait lui aussi rêvé une société meilleure, dans *Utopia*, à la découverte des effets pervers du « capitalisme féodal » qui chassa des milliers de paysans de leurs terres pour venir gonfler les rues insalubres et tortueuses post-moyenâgeuses et leurs premières industries lainières. Une société où la propriété privée n'existerait pas, où chacun trouverait un métier utile à la communauté comme pour dénoncer

une bourgeoisie oisive qui s'enrichit sur le dos d'une majorité laborieuse. Platon critiquait aussi ses gouvernements en rêvant sa cité idéale dans La République, composée de trois classes - producteurs, gardiens et magistrats - comme représentation de la tripartition de l'âme humaine qu'illustrent les appétits, la volonté et l'esprit afin que chaque individu y trouve sa place. Un Etat ancré dans une justice idéale et gouverné par des philosophes-rois. Et deux mille ans plus tard, les premiers phalanstères sortirent de terre après avoir été rêvés par Charles Fourier. Ces « communautés sociales d'avenir », comme il les nommait, réunissaient mille six cent vingt sociétaires, correspondant exactement au nombre de passions qu'il avait identifiées, ce qui permettrait d'atteindre une « harmonie universelle». Le dernier palais ferma ses portes en 1968. L'aspiration au changement ne suffit pas. « J'invite mon peuple à rêver et à vivre dans un endroit idéal, sans délinquance, sur un territoire autonome doté d'un meilleur système d'éducation et de santé ».

Ces mots sont ceux du président hondurien en janvier 2011, martelant avec fierté la création de « villes modèles », érigées par des investisseurs privés, qui possèderaient leurs propres lois, leurs tribunaux et leurs gouvernements, en marge de la souveraineté hondurienne. Les exemples pleuvent mais chacun n'est que le témoignage du malaise de l'homme dans son temps. La redécouverte d'un Âge d'or ou au contraire la volonté de construire un monde nouveau, comme pour retrouver un sens qui nous échappe, a toujours hanté l'imaginaire collectif.

Les utopies d'antan ne sont certes plus celles d'aujourd'hui. Mais force est de constater que les utopies d'hier n'en seront peut-être plus demain. Les îles flottantes tomberont peut-être à l'eau, mais il est certain que cette soif de l'homme qui le pousse à rechercher ce monde meilleur perdurera, jusqu'à ce qu'un prochain marchand d'utopie nous revende un peu de rêve.

The Model Alliance



par Anne-Sophie Houdu, L3 Gestion

inférieur à 16 ans... De ces cinq ans de reportages est sorti un film, Picture Me (2010), et une idée, celle d'agir.

nequins forcées de poser nues, criblées de dettes car non rémunérées, tout cela chez des femmes pour la plupart mineures, d'un âge bien trop souvent

La loi américaine interdisant aux personnes sous « independant contract » de rejoindre des syndicats ou d'en créer, il a fallu la contourner et concevoir une simple association à vocation multiple : The Model Alliance.

Tout d'abord, il s'agit de lutter pour la protection des enfants mannequins, la plupart des top models commençant leur carrière dès le début de leur adolescence, vers 13 ou 14 ans.

Là encore, la loi américaine fait défaut ; si l'Etat de New York prévoit des protections pour les enfants artistes (chanteur, acteur ...), seuls les mannequins sont exclus de cette catégorie et aucun encadrement n'est prévu légalement pour les mineures exercant cette profession.

Doublé à cela, le fait que de plus en plus de mannequins aujourd'hui sont des jeunes filles arrivant des pays de l'Est, la plupart très jeunes (14 ou 15 ans), totalement livrées à elles-mêmes et d'autant plus vulnérables qu'elles n'osent rien refuser de peur de déplaire et de sortir du jeu.

Un exemple nous est donné par cette jeune Biélorusse vue dans le film Picture Me, abusée sexuellement par un photographe des plus célèbres lors d'un casting, ayant été encouragée par son agent à se plier à tout ce qu'on lui demanderait de faire afin

En échange universitaire à New York, j'ai eu la chance d'assister il y a quelques temps à une conférence au Fashion Institute of Technologies à propos de The Model Alliance, une association fondée par le top model Sarah Ziff en 2011 afin de protester contre les conditions de travail parfois indécentes dans le milieu du mannequinat.

A l'origine de ce projet, une idée, celle de Sarah Ziff et de son ami cinéaste Ole Schell de filmer pendant cinq ans « l'envers du décor » des défilés afin d'en faire un film documentaire. C'est alors que petit à petit, les langues se délient, le reportage, ponctué de témoignages de mannequins, devient plus sombre et imprévu : harcèlement sexuel, viols, manAt what age do models begin working?



d'obtenir le contrat.

source: The Model Alliance

Toutefois, il faut souligner que des initiatives ont déjà été prises dans ce sens, d'une part par une directive du CFDA (Council of Fashion Designers of America) interdisant aux stylistes d'embaucher des mannequins d'un âge inférieur à 16 ans, d'autre part par la signature d'une Health Initiative par Condé Nast et les dix-neuf rédacteurs en chef des Vogue internationaux, s'engageant, entre autres, à ne pas embaucher des mannequins trop jeunes pour leurs shootings photos ... Ces directives sont bien sûr trop peu respectées, l'industrie de la mode étant ce qu'elle est : dominée par un culte de la maigreur extrême, maigreur surtout retrouvée chez des filles extrêmement jeunes, en pleine adolescence. Vulnérables, abusées, ce sont elles qui constituent aujourd'hui une trop grande partie des mannequins vues sur les podiums.

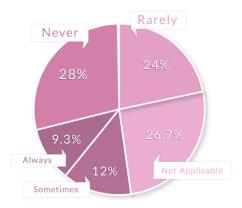
Le travail de The Model Alliance consiste également à protéger la vie privée des mannequins, de nombreuses photos étant prises backstage sans leur accord, par des photographes ou autres personnes intruses dans les coulisses des défilés.

L'idée générale est enfin de **lutter contre l'image** d'une « vie rêvée », les mannequins étant vues comme riches et célèbres, gagnant des millions par

mois ; si cela est effectivement le cas pour le top 10 d'entre elles, il faut savoir que, la plupart du temps, celles-ci vivent au contraire dans des situations parfois précaires financièrement, n'étant pas rémunérées pécuniairement mais en vêtements par les créateurs, ce qui les conduit à travailler en étant endettées envers leur agence.

Sarah Ziff le sait, il lui reste encore un long chemin à parcourir afin de faire changer les choses, le premier problème venant des mannequins elles-mêmes,

How often do parents or guardians go with models under 18 to castings and jobs?



qui n'osent reporter des abus ou rejoindre une telle association de peur de perdre des opportunités ou leur emploi.

Fermé, secret, le milieu de la mode reste peu sensible aux évolutions et aux changements de notre société, et il faudra certainement encore de longues années afin de voir les conditions de travail des mannequins s'améliorer.

« While many workers in fashion are « invisible » and the injustices they face happen behind closed doors, models' problems are further camouflaged by the industry's glamorous facade. We are committed to fight for justice all along the fashion chain. We are the Model Alliance. » Sarah Ziff

Les médias : Carburants de l'hypersexualisation des jeunes filles

par Lionel Pelisson, L3 Economie Appliquée

Le constat était peut-être alarmant : avant les années 1960, le rapport au sexe relevait sûrement trop strictement de la sphère privée. En cette fin de XXe siècle, l'avènement d'une génération réclamant la liberté sexuelle a bouleversé l'échiquier socioculturel : peu à peu, par infusion, le sexe et les représentations érotiques ont pénétré l'imagerie publique, les affiches, les publicités internet, les magazines centrés sur l'apparence... On ne peut vraiment dénombrer la quantité d'évocations sexuelles et érotiques rencontrées par un « pré-adolescent ». Si la sexualité est bien une

étape fondamentale de la construction de l'individu en tant qu'être social, la surexposition de l'enfant peut avoir des influences néfastes sur son développement. Comme le dit l'anthropologue Georges Balandier : « La sexualité humaine est un phénomène social total : tout s'y joue, s'y exprime, s'y informe dès le commencement des sociétés ». Le fait est que l'omniprésence d'images stéréotypées du corps de la femme, la sur-diffusion de la pornographie et autres tabloïds où la beauté du corps est la seule valeur essentielle sont autant de vecteurs d'une mythologie « homme-

viril »/« femme-objet » pouvant s'installer dans une personnalité en construction.

L'hypersexualisation des jeunes filles, fait social sur lequel le Québec a particulièrement travaillé, est quant à elle symptomatique des nouvelles normes sociales de l'Occident. L'influence de stars hyper-glamours sur les jeunes filles, dont elles sont les idoles, mène inévitablement à un phénomène de mimétisme qui répond à la promotion du « corps jeune » dans notre société. Le désir d'eximité (montrer son soi intime) est logiquement en expansion, constituant une réponse au besoin d'intéresser les autres dans une société où l'individualisme tourne les gens vers eux-mêmes et où la sexualisation de tout et n'importe quoi devient un moteur central de commu**nication.** Et ce ne sont pas les grandes enseignes qui diront le contraire : le porno-chic est même devenu une vraie mode publicitaire, les gamines seins dénudés de Sisley et la vague sex-shop qui a pénétré la publicité de luxe (Gucci, Dior, Gaultier...) ne peuvent que confirmer l'angoisse des jeunes filles de ne pas être à la hauteur. Et normaliser l'idée de femme-objet chez les jeunes garçons. Que penser d'ailleurs de la publicité de Dolce&Gabbana mettant en scène une femme couchée, plaquée aux poignets par un homme musclé et torse nu, le regard vide et sans signe de révolte (d'inquiétants tourtereaux entourés par quatre hommes froids s'approchant d'eux) sinon une évocation d'une scène d'abus et de violence collective ?

Si Aurelia Mardon constate dans sa thèse qu'il n'y a pas un raz-de-marée de l'hypersexualisation compte tenu de sa normalisation grâce à l'existence d'un indéniable contrôle parental, et que le consensus social et les contrôles de décence empêchent réellement une exposition ininterrompue des jeunes enfants à des stéréotypes sexuels, la puissance du marché de la sexualisation des enfants est un fait avéré. Le succès des concours de mini-miss depuis les années 1990 en est une preuve, et les organisateurs observent une tendance à un maquillage et un habillage de plus en plus sexy des jeunes filles. Voilà qui n'est pas si compliqué puisqu'est mis sur le marché tout l'attirail de la fillette sexy, strings adaptés et soutiens gorges rembourrés (Abercrombie a même proposé des maillots de bains push-up pour filles de huit ans), talons taille enfant, maquillage pour jeunes filles, espaces de soin « mère-fille »... Les pré-adolescentes peuvent même s'entraîner sans frais inutiles sur mabimbo.com ou sur le site Stardoll.

L'influence de tous les médias dans ce mécanisme de sexualisation infantile est réelle et porte sur la promotion de nombreux stéréotypes. La presse pour fille est en effet largement centrée sur les people et l'apparence, et une étude québécoise révèle que dans 77% des cas, les filles sont représentées riant ou observant les autres dans les messages publicitaires pour enfants quand plus de la moitié des

clichés de garçons les représente construisant ou réparant des jouets ; en d'autres termes la place de la femme est dans la légèreté et celle de l'homme dans la conception.

La tyrannie du culte du corps est d'ailleurs instaurée dès les magazines pour pré-adolescents, où le corps est fréquemment placé au centre de la féminité avec mise en scène et accessoires précis érigeant certaines postures et conduites comme impératives pour rester dans la « normalité ». Ces magazines assurent la transition du jeune public féminin, dès le collège, vers des magazines adolescents définitivement sexualisés et érotisées (ce que ne sont pas les magazines pré-adolescents), comme Jeune et Jolie...

Les médias destinés aux plus jeunes réutilisent en fait à l'excès les codes du monde adulte, embrouillant les parents eux-mêmes dans la confusion des âges, ce qui les amène à doter leurs enfants d'outils de séduction et de codes qui les dépassent largement. On peut en conclure que les jeunes filles possèdent trop tôt les clés des pratiques adolescentes et adultes. Et ceci n'est pas sans conséquence : outre le recul que cela constitue dans la lutte contre les stéréotypes qui fonde le combat pour l'égalité des sexes, on constate un abaissement de l'âge de la puberté chez les jeunes filles. Aux Etats-Unis, 27% des filles commencent leur puberté avant huit ans. Si des facteurs physiologiques (nourriture généralisant les perturbateurs endocriniens) existent, l'omniprésence du discours sexuel joue un rôle incontestable dans la construction mentale et physique des fillettes. Une enquête menée en Belgique révèle que 82% des 8-18 ans regardent régulièrement des séries, clips, ou publicités stéréotypés, mais également que les filles sont en moyenne 20% de plus à être exposées à ce genre de contenus. L'étude établit de plus une concomitance de la sexualisation de l'imagerie publicitaire et de celle des clips musicaux.

Le problème de fond vient probablement du manque d'éthique de nos sociétés consuméristes : en effet la sexualisation des médias a un vrai impact sur les plus jeunes. La rédactrice du site Fan2 concède que l'introduction du mot « sexy » dans le titre d'un article multiplie considérablement le nombre de connexions... C'est aux médias eux-mêmes, aux fabricants de jouets eux-mêmes de respecter l'éthique et l'enfance, n'en déplaise aux profits. L'inégalité des sexes se base sur la diffusion des stéréotypes aux plus jeunes, et le respect du corps de la femme, valeur comparable au respect de l'être humain, est malmené par les impératifs de la communication. Les enfants sont le reflet de notre société contemporaine, une société plus que jamais définie autour de l'apparence et de la consommation, une société où l'intellect et la culture ne sont pas les vecteurs de base de l'éducation de l'enfant et où l'être social s'efface devant un « paraître » social.

Jeux de la Plume

Mots Fléchés

fouillè-	1.	petit		navire à		base	1	relié		rendrez	1.	prés de	
rent	ŧ	bisou	‡	vapeur	ŧ	Dase	ŧ	Telle	ŧ	flexible	ļ‡	pres de	ŧ
doctrine	1							à l'état		bande	1		1
erronée		avachis		capable •				naturel •		de terre		dirigée #	
4				*						+		+	
va ventre à terre	→					hauts de jambes	→						
bien	ł					recueille	1						
réparti						du pollen							
l ≱-						+			couleur	*			
									calcium	ł			
									en petit	l			auiétude
vieux do	*		troublée	*				tombées	→ ↓				+
	l		belle										
contera	l		artère					milieu					
4			artère •	coordina	*		bien	milieu ▶ ↓					
			·	tion			iņstallée						
				foulards religieux			répriman- dent	1					
rudesse	→			Telluleux			dent.		article de	*			
]			٠,			, *		bazar			unité de	
pigeon	l									l		borne	
sauvage I ≽	-				copine	*				terre du		chinoise	
7					du titi	"				large	▶	, T	
					outil de					démons-	1		
					dessin				7.1	tratif			
	l .	enregis- trent	*		÷				poil de queue				
	l .	prêtres								1			
machin		celtes							orient •				
12		+				engen-	→		+				
						drée ornemen						canton	
						tation						d'Altdorf	
bordure	*				magi-	tation				cri de	*	+	
gérante	l				ciennes première					dépit bons	l		
mondiale	l				femme					copains	l		
4			poitrine	*	+			posses-	*	+	dieu	*	
					·			sif	ľ	'	solaire	ľ	
			oualtoc					le mot du			particu- larités	l .	
refuge de	-		exaltes •	exprima	*			standard	joli mois	-	I I		
poussins	-		'	son	ļ .			' '		-	*		restera
.505.05	l			opinion					vieille	l			au plus
réfléchir I ≽	-			chef			aliment	*	mesure				bas
7							naturel	"	, ▼				٠,
							terrain	1				réduc-	
:0					- 2126		très mou					tions	
illusion	→				célèbre	→	+					+	
tergiver-	1				repré-								
sation					sentants								
₩.					+					genre de désert	→		
										ueseit	ł		
										aroupe			
		ancien	*					très usé	*	+			
pièce de		potentat mangeoi-						terre	l				
piece de soutien		re re						ferre ferme					
4		+		séries	*			+	service	→			
		'		d'années				'	funèbre	l			
				déesse marine					bouche de merle	l			
	manufac-	•		marine •			bouchée	*	de mene	1			
١,	ture	ľ		*			l .	ľ	*				
tétani-	similaire	1					béryllium	1					
sent I ≽	en petit					fric	chimiaue →			la gloire	*		
7	▼						Γ* ▼			du cabot	Γ*		
							l				l		
25-7										<u> </u>			
ôte le plus dur	→							rompit	*				
pius uul	l												
1	I	I	l	I	l	I	I	ı	I	I	1	1	I

		5			4		8	3
			2	3	9			7
9	3			8			4	2
5	4		9	1			7	
		8	4		2	5		
6	7	1		5	3	4		
8		3					9	4
	6		5			2	3	
1	2	9				8	6	5

Sudoku

						5	
	7				1		
7	8					6	
		6	4		2		
		4	7			3	
	4			2		9	5
2							4
6							8



En attendant le prochain numéro, La Plume met régulièrement de nouveaux articles en ligne sur son site internet : *laplumedauphine.fr*

Elle vous écoute et vous répond également sur son compte twitter : @laplumedauphine